

AMERIC VESPUCE

SES VOYAGES ET SES DÉCOUVERTES DEVANT LA CRITIQUE

PAR

HENRY VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

Nouvelle série, tome VIII, 1911, pp. 23-54

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1911

AMERIC VESPUCE

SES VOYAGES
ET SES DÉCOUVERTES DEVANT LA CRITIQUE

PAR

HENRY VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

Nouvelle série, tome VIII, 1911, pp. 23-54.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1911

AMERIC VESPUCE

SES VOYAGES ET SES DÉCOUVERTES DEVANT LA CRITIQUE

PAR HENRY VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

La mémoire de Vespuce a été pendant longtemps l'objet de singulières préventions, qui, pour tous, ne sont pas encore entièrement dissipées. On l'a accusé de duplicité et de faux. On s'est imaginé qu'il avait cherché par de sourdes menées à ravir un honneur qui appartenait à Colomb ; on a même mis en doute la réalité de quelques-uns des voyages qu'il dit avoir faits. Les recherches de Humboldt, complétées et confirmées par bien d'autres, ont fait tomber la plus grave de ces accusations, car personne ne croit plus aujourd'hui que Vespuce ait été pour quelque chose dans la suggestion faite en 1507, à Saint-Dié, de donner son nom au Nouveau Monde, suggestion qui fut si généralement et si rapidement accueillie. Mais peut-être conserve-t-on encore quelques doutes sur les circonstances qui ont conduit à cela, ainsi que sur la réalité et l'importance des découvertes de ce grand calomnié, bien que la critique ait apporté sur ces points des éclaircissements nombreux qui doivent être considérés comme concluants.

Les fêtes commémoratives de ce qu'on a appelé le baptême de l'Amérique qui ont été célébrées cette année à Saint-Dié, des Vosges, où eut lieu ce baptême, nous fournissent l'occasion d'examiner les pièces de ce long procès et de montrer quelle a été la véritable part de Vespuce dans la découverte de l'Amérique. Nous le ferons aussi sommairement que possible, mais en n'omettant aucun fait essentiel et en ne passant sous silence aucun document authentique ou utile.

Dans le présent Mémoire nous étudierons seulement les voyages de Vespuce. Dans un second travail, nous montrerons comment son nom fut attribué au Nouveau Monde.

I

BIOGRAPHIE SOMMAIRE DE VESPUCE

Amerigo Vespucci naquit à Florence le 9 mars 1451. Son père était

notaire, de bonne et ancienne famille. Il avait deux frères, qui furent envoyés à l'université de Pise. Pour lui, il fit ses études sous la direction de son oncle Giorgio Antonio Vespucci, savant religieux de l'ordre des Dominicains, qui eut aussi pour élève, à la même époque, Piero Soderini, plus tard gonfalonier de Florence. Amerigo ne paraît avoir fait que de médiocres progrès dans les lettres, car ce qui nous reste de ses Relations ne dénote aucune qualité littéraire. Cependant, on a découvert de nos jours des manuscrits de lui sur des questions de grammaire et de philosophie qui dénotent un esprit élevé ¹. Ses goûts le portant vers les voyages, il est probable qu'il s'attacha particulièrement aux mathématiques et à la cosmographie, sciences qui étaient alors en vogue et dans lesquelles il se montra plus tard très habile. Tout jeune encore, il accompagna en France son parent Guido Antonio Vespucci, qui y avait été envoyé, en 1478, par la république pour rechercher l'alliance de Louis XI. Il est probable qu'il rentra à Florence en 1480 avec l'ambassadeur, auquel on croit qu'il servit de secrétaire ².

De bonne heure, il entra dans la grande maison de commerce des Médicis, de Florence, qui avait des comptoirs partout et faisait beaucoup d'affaires avec l'Espagne. C'est là, évidemment, qu'il se lia avec Lorenzo di Piero Francisco di Medici, auquel plus tard il adressa des Lettres et qu'il ne faut pas confondre avec Laurent le Magnifique, dont il était le cousin, mais aussi l'adversaire, sinon l'ennemi ³.

En 1491, il partit pour l'Espagne et en 1493 on le trouve à Séville, agissant pour le compte de sa maison de commerce, mais déterminé, dès lors, à entreprendre des voyages. A cette époque ou peu après, il entra en rapports avec le grand armateur florentin, Juanoto Berardi, qui habitait Séville et que les Rois Catholiques chargeaient de l'approvisionnement et de l'affrètement de la plupart des navires destinés aux nouvelles régions. Il n'était point employé par cet armateur en quelque qualité subalterne, comme on l'a dit, car, dans un document en date du 13 décembre 1493, écrit à la veille de sa mort, Berardi l'appelle son ami et le nomme son

1. Voyez *Le Toscanelli*, Florence, janvier 1893, n° 1, pp. 21-26. Il s'agit d'un manuscrit autographe de Vespucci appartenant à la bibliothèque Riccardiana de Florence.

2. Uzielli, qui a comparé l'écriture des dépêches de Guido Antonio Vespucci avec celle des manuscrits mentionnés plus haut, croit qu'elles sont de la même main (*Le Toscanelli*, p. 23).

3. La maison à laquelle Vespucci appartenait avait pour chefs les deux frères, Lorenzo et Giovanni di Medici, d'une autre branche que celle de Laurent le Magnifique, qui en était jaloux à cause de ses richesses et qui était son débiteur. A la suite d'une violente altercation avec le maître de Florence, Lorenzo et Giovanni durent fuir et ils se réfugièrent en France, où Charles VIII leur fit bon accueil.

exécuteur testamentaire ¹. C'est en cette qualité, que le 12 juin 1496, il reçoit d'un trésorier de l'État, Pinelo, une somme de 10.000 maravédís ².

On perd sa trace pendant quelque temps, mais lui-même nous dit que de mai 1497 à octobre 1498 et de mai 1499 à septembre 1500, il fit deux voyages aux nouvelles régions pour le compte de l'Espagne. A cette époque, cédant aux sollicitations du roi Manoel³, il passa en Portugal et entreprit peu après sa troisième et plus célèbre navigation, qui dura du mois de mai 1501 au mois de septembre 1502. Aussitôt de retour, ou peu après, il adressa à Lorenzo di Piero di Medici une relation de ce voyage qui fut immédiatement traduite de l'italien en latin et publiée à maintes reprises sous le titre de *Mundus Novus* ⁴.

De novembre 1503 à juin 1504, il accomplit son quatrième voyage, qui échoua, à en juger par ce que nous en savons, mais qui devait avoir pour lui une grande importance. Le 4 septembre il adressa, de Lisbonne, une relation, en italien, de ses quatre navigations à Piero Soderini, et une autre aussi, croit-on, en français au duc René de Lorraine. La première fut publiée, dans son texte original, à Florence, en 1505 ou 1506, au plus tard ⁵; la seconde, traduite en latin, parut à Saint-Dié en 1507 ⁶.

1. *Documentos escogidos*, publiés par la duchesse d'ALBE, Madrid, 1891, p. 202.

2. NAVARRETE, *Viajes*, vol. III, p. 317.

3. Voyez sa troisième navigation dans la *Cosmographiæ Introductio*, fol. 86 du fac-simile Wieser.

4. Cette relation latine du troisième voyage de Vespuce n'est pas datée, mais elle paraît avoir été écrite à Lisbonne au commencement de l'année 1503. Traduite par Giovanni del Giocondo d'un texte italien qui est resté inconnu, l'édition que les bibliographes regardent comme la première forme une plaquette in-4° de 4 feuillets de 42 lignes chaque. Elle ne porte aucune indication de lieu ou de date, mais on suppose qu'elle a été imprimée en 1503. C'est le n° 22 de la *Bibliotheca Americana Vetusissima* de HAMUSSE et le n° 1 de la *Bibliografia di Amerigo Vespucci*, de FUMAGALLI dans l'édition d'UZZELLI de la *Vita di Amerigo Vespucci* de BANDINI, Florence, 1892, in-fol. Les autres éditions du *Mundus Novus* sont de la même époque; la plupart ne sont pas datées. La première qui le soit est de 1504 (n° 43 de Fumagalli).

5. C'est l'ouvrage connu sous le titre de *Lettera di Amerigo Vespucci* contenant la relation de ses quatre voyages, datée de Lisbonne, 4 septembre 1504. On n'en connaît que trois ou quatre exemplaires. Il a été reproduit en fac-simile par Quaritch. C'est le n° 24 de Fumagalli et il paraît avoir été imprimé à Florence en 1505 ou 1506 au plus tard.

6. Cette traduction latine d'une version française faite évidemment sur le texte italien original cité à la note précédente, est de Jean Basin, l'un des membres du Gymnase Vosgien. Elle forme la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio*, imprimée à Saint-Dié en 1507. Soit que la version française, aujourd'hui perdue, sur laquelle Basin fit sa traduction, fût infidèle, soit que Basin ait introduit lui-même des changements dans son travail ou l'ait fait sans attention, sa traduction latine diffère sur bien des points du texte italien original.

C'est à ce moment qu'il décida de retourner en Castille. On ignore le motif de cette décision, mais on peut supposer qu'il y fut poussé par le désir de reprendre son projet de passer aux Indes par le Sud-Ouest, qui venait d'échouer à son quatrième voyage et auquel le Portugal, vraisemblablement, n'était pas disposé à revenir immédiatement. Toujours est-il qu'à peine arrivé en Castille on le voit s'occuper d'une entreprise de même genre ¹. Le 5 février 1505, nous le trouvons à Séville, en rapports d'amitié avec Colomb, qui lui donne une chaude lettre pour son fils Diego, qui était à la cour défendant les intérêts de son père, alors très compromis ². Il faut noter qu'aux termes de cette lettre, ce n'est pas Colomb qui recommande Vespuce, c'est lui, Colomb, qui attend des services de Vespuce, ce qui indique que celui-ci était bien en cour. Il l'était, en effet, car dès qu'il se fut rendu auprès du roi, qui était alors à Toro, on décida d'organiser une importante expédition destinée à chercher à passer aux Indes par l'Ouest. On reprenait évidemment le projet que Vespuce avait tenté de réaliser à son quatrième voyage, ainsi que nous le montrerons plus loin. Vespuce et Vincent Yanez Pinzon, qui devaient avoir le commandement de cette entreprise, se rendirent alors en Andalousie pour s'occuper de sa préparation, et le premier se fixa à Séville, où il épousa une dame espagnole nommée Maria Cerezo. Le 24 avril 1505, il obtint la naturalisation espagnole, qui lui fut conférée « pour les bons services » qu'il avait rendus à la couronne et pour ceux qu'il lui rendrait encore ³.

Le 17 mai et le 5 juin, deux documents le montrent s'occupant, toujours avec Pinzon, de la grande expédition projetée ; mais à partir de cette dernière date on le perd de vue pendant 15 mois, c'est-à-dire jusqu'au 23 août et au 15 septembre 1506, époque à laquelle on le retrouve activant l'organisation de l'entreprise aux Indes sur laquelle on fondait de grandes espérances. Bien que nous ne connaissions pas la route que l'on devait prendre pour l'exécution de ce projet, il n'est pas douteux, étant données les idées de Vespuce sur l'existence au Sud-Ouest d'un grand continent distinct de l'Asie, qu'il se proposait de passer au pays des épices, non en cherchant un détroit dont ses précédentes explorations ne lui avaient pas démontré l'existence, mais en doublant la pointe australe de ce continent — son Monde Nouveau —, qu'il ne devait pas croire très éloignée. Malheureusement, il fallut renoncer à cet intéressant projet, à cause des vives représentations des Portugais, qui prétendaient, non sans raisons,

1. Voyez ce que M. DENUÉ dit à ce sujet, dans son livre récent sur *Magellan et la question des Moluques*. Bruxelles, 1911, in-4°, pp. 61-63.

2. *Raccolta Colombiana, Scritti*, vol. II, p. 253, n° 57.

3. NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, document n° IV, pp. 292-293.

que la région où les Castillans se proposaient d'aller faire des découvertes leur avait été attribuée par le Saint-Père.

Ici s'ouvre une autre lacune dans la vie de Vespuce. Après le 15 septembre 1506 on ne retrouve plus son nom dans les documents jusqu'aux mois de février et de mars 1508, époque à laquelle on constate sa présence à la cour, à Burgos ¹. Ce serait dans cette période obscure de la vie de Vespuce, ou dans celle mentionnée plus haut, comprise entre le 5 juin et le 23 août, que certains auteurs placent un cinquième voyage de notre Florentin aux régions nouvelles.

Nous revenons plus loin sur ce point.

Il y a quelques raisons de croire que, malgré l'opposition du Portugal, la Castille ne renonçait pas à l'idée de pénétrer dans les Indes par l'Ouest, car une nouvelle expédition à destination des Moluques fut préparée en silence, et cette fois encore elle devait être confiée à Vespuce ². Mais les Portugais veillaient et, tout en y mettant les formes voulues, ils soutinrent que les Moluques leur appartenaient. L'Espagne dut céder et l'expédition abandonnée. C'est à ce moment, 22 mars 1508, que Vespuce fut nommé pilote en chef de la Casa de Contratacion — pilota mayor — poste de la plus grande importance à l'époque, qui paraît avoir été créé pour lui et qui lui assura un traitement de 50.000 maravedis, porté plus tard à 75.000 ³. Le 18 août, il fut chargé de l'examen de ceux qui se destinaient à prendre du service comme pilotes royaux, ainsi que de la préparation du Padron Real, c'est-à-dire de la carte nautique officielle d'après laquelle les pilotes devaient se diriger pour leurs navigations vers les régions nouvelles ⁴.

On ne sait rien de Vespuce après cette date. Il mourut à Séville le 22 février 1512, étant toujours pilote mayor et laissant une veuve qui hérita de sa pension. Il avait auprès de lui son neveu, Jean, qui était un excellent cosmographe et qui lui succéda comme pilote de la Casa de Contratacion ⁵.

Pour compléter cet aperçu de la vie de Vespuce, nous allons passer en

1. NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, p. 322.

2. Ces renseignements nous viennent de deux courtes dépêches écrites en 1508 par Francesco de Cornaro, ambassadeur de Venise en Espagne. Ces dépêches, signalées par Rawdon Brown à Harriette, furent insérées par lui dans ses *Additions à sa Bibliotheca Americana*, p. xxvii. Elles ont été reproduites par BERCHER dans la *Raccolta Colombiana, Fonti italiane*, vol. I, nos XIII et XIV. Cornaro ou Corner avait remplacé Vianello, dont il sera question plus loin.

3. NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, document VII et VIII, pp. 297-298.

4. NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, n° IX, pp. 299-300.

5. NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, p. 306.

revue chacun des quatre grands voyages dont il nous a laissé des relations, en nous arrêtant aux principales critiques que ses assertions ont soulevées, et nous dirons ce qu'il faut penser d'un cinquième et d'un sixième voyage qu'on lui attribue ¹.

II

LE PREMIER VOYAGE

10 mai 1497 — 15 octobre 1498.

(Honduras, Yucatan, Golfe du Mexique, Floride)

Ce premier voyage de Vespuce, qui le montre précédant Colomb à la terre ferme, est celui qu'on a plus particulièrement mis en question. Il n'en a donné qu'une relation, c'est la première des quatre navigations de sa *Lettera*. Elle existe sous deux formes : le texte italien original, dont il y a plusieurs variantes, et le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio*.

Partie de Cadix le 10 mai 1497 ² avec quelques navires dans le but de

1. Nous passons sous silence une autre entreprise maritime attribuée sans raison à Vespuce par M. Coote, du British Museum, qui prit un volume hollandais, imprimé à Anvers en 1568, pour une relation d'un voyage fait aux Indes Orientales par notre Florentin en 1505-1506 et écrite par lui. Le savant bibliothécaire avait été induit en erreur. Cette relation n'a pas été écrite par Vespuce, qui n'a jamais été aux Indes orientales. Tout cela a été démontré péremptoirement par Harrisse, dans un petit volume qui a dû faire passer un mauvais moment à M. Coote. Voici les titres des deux ouvrages :

The Voyage from Lisbon to India, 1505-6. Being an Account and Journal by Albericus Vespuccius. Translated from the contemporary Flemish, and edited with a Prologue and notes by C. H. Coote, department of Printed Books, Geographical section, British Museum. Londres, B. F. Stevens, petit in-4°, pp. xxviii-56, fac-similé et planches. Tiré à 250 exemplaires.

Americus Vespuccius. A critical and documentary Review of two recent English Books concerning that navigator, by Henry Harrisse. Londres, B. F. Stevens, petit in-4°, pp. 67.

Le second livre examiné dans cet ouvrage est le volume de Markham cité ci-dessous. Le célèbre américaniste s'est montré impitoyable pour l'un et pour l'autre.

2. Nous suivons les dates données par le texte italien original. D'après la traduction Basin l'expédition mit à la voile le 20 mai et c'est 27 jours après avoir quitté les Canaries qu'elle atteignit la terre ferme. L'inexactitude du texte de Basin est démontrée par le fait qu'après avoir dit que l'expédition dura 18 mois, la date de sa terminaison est placée en octobre 1499, au lieu d'octobre 1498, comme le porte le texte italien, ce qui lui donnerait une durée de 29 mois.

découvrir de nouvelles terres, l'expédition se dirigea sur les Canaries, où elle relâcha huit jours, ce qui nous reporte au 24 mai, si l'on suppose que le passage de Cadix à ces îles dura six jours. L'expédition remit à la voile en prenant sa route par l'O quart S. O. et navigua ainsi pendant 37 jours, c'est-à-dire jusque vers le 1^{er} juillet, ¹ date à laquelle on arriva à une côte qu'on jugea être continentale et qui se trouvait dans la zone torride, au 16^e degré de latitude Nord et à 1.000 lieues des Canaries, ce qui nous reporte au golfe de Honduras, ou dans ces parages, car on ne peut prendre à la lettre les latitudes et les longitudes déterminées à cette époque par des procédés imparfaits, donnant des résultats qui variaient de un ou plusieurs degrés ².

De là l'expédition se dirigea vers le N. O. en suivant les contours de la côte, et deux jours après elle s'arrêta à un port où elle paraît avoir fait un séjour assez prolongé, car la relation s'étend longuement sur la vie et les usages des indigènes. On pouvait se trouver alors au fond du Golfe de Honduras. Reprenant le cours de sa navigation et toujours en longeant les côtes, l'expédition relâcha au cours de sa route sur divers points, dont deux doivent être mentionnés. Le premier avait cela de particulier que les habitations des indigènes étaient bâties sur l'eau comme à Venise, ce qui fit donner à cette localité le nom de *Veneziola* ou petite Venise. On a

1. On arrive à cette date de la manière suivante.

Départ.....	10 mai.
Voyage aux Canaries 6 jours :.....	16 mai.
Séjour à ces îles, une semaine.....	24 mai.
Départ.....	25 mai.

Navigation pendant 37 jours, soit 6 jours en mai et 30 en juin. Arrivée le 1^{er} juillet.

2. Sur ce point que les déterminations des latitudes et des longitudes, de ces dernières surtout, variaient souvent de plusieurs degrés, tout le monde est d'accord. La distance de 1.000 lieues, indiquée par Vespuce comme étant celle parcourue des Canaries à son premier atterrissage est trop faible si cet atterrissage eut lieu au golfe de Honduras. Mais il faut tenir compte des courants qui n'avaient pas encore été observés à cette époque et qui ont dû faire paraître la route plus courte qu'elle ne l'était en réalité.

C'est sans doute pour cette raison que Varnhagen a placé le premier atterrissage de Vespuce à Gracias à Dios, qui est plus au Sud (*Le Premier Voyage*, p. 7). Markham estime que la direction et la distance indiquées devaient conduire les navigateurs au golfe de Paria, (*The letters*, p. xxvi). Harrisse est d'avis qu'on pourrait placer ce premier atterrissage à la Guyane, c'est aussi l'avis de Hugues (*Alcune considerazioni*.. p. 13). Pour arriver à cette conclusion, il faut supposer que les textes portent à tort 16^e de latitude et qu'il faut lire 6^e. Canovaï et d'Avezac n'ont pas reculé devant cette supposition.

objecté que les habitations ainsi décrites furent découvertes, non par Vespuce, mais par Ojeda, qui, dans son voyage de 1499-1500, dont Vespuce faisait également partie, ainsi qu'on le verra plus loin, les trouva près du lac Maracaybo, dans le Venezuela actuel, dont le nom vient précisément de cette particularité. Mais, comme on a constaté que d'autres villages de ce genre existaient alors le long de cette côte, on ne voit pas pourquoi l'expédition de Vespuce, qui suivait constamment le littoral, ne les aurait pas également aperçus. Varnhagen et tous les critiques favorables au navigateur florentin reconnaissent dans cette région celle de Tabasco.

Le second point est celui que le texte italien original appelle *Lariab* et qui est désigné dans la version latine de la *Cosmographiæ Introductio* par le nom de *Paria*. Cette dernière mention a soulevé une objection qui a longtemps paru insurmontable. Comme il était de notoriété publique que la découverte de Paria appartenait à Colomb, et comme le premier voyage de Vespuce ne fut d'abord connu que par le texte latin de Jean Basin où le nom de Paria est substitué à celui de *Lariab*, on crut que le navigateur florentin avait voulu s'attribuer un mérite qui revenait incontestablement au grand Génois et on n'hésita pas à nier la réalité de son premier voyage. Las Casas, qui était tout dévoué à la mémoire de Colomb, est le premier qui fit valoir cette objection, sur laquelle il insista avec la chaleur qu'il mettait toujours à défendre celui dont il s'était fait l'historiographe ¹. Herrera reprit l'argument à son compte ², d'autres répétèrent ce qu'ils avaient dit. A défaut du texte italien, qui aurait permis de rectifier immédiatement l'erreur, mais qui ne fut connu que très tardivement, il aurait suffi de lire attentivement le texte latin pour voir qu'il ne pouvait être question de Paria, puisque Vespuce dit en termes précis que le lieu dont il parle se trouve dans la zone torride, près du parallèle du Tropique du Cancer et par le 23^e degré de latitude nord. Les indications et la direction que suivait l'expédition, qui tournait le dos à Paria, donnent lieu de croire qu'on se trouvait alors dans la région qu'arrose le rio Panuco et dans le voisinage de Tampico ³.

1. LAS CASAS, *Historia*, l. I, ch. 140.

2. HERRERA, *Historia general*, Dec. I, liv. IV, ch. II.

3. Ces remarques, qui nous semblent concluantes, n'ont pas paru telles à plusieurs auteurs. Markham, par exemple, croit que c'est *Lariab* qui est une faute d'impression ou de copiste et qu'il faut lire *Paria* (*Letters of Amerigo Vespucci*, p. 74, note). Mais *Lariab* se lit non seulement dans le texte de la *Lettera*, mais aussi dans celui du *Libretto*, ainsi que dans la copie Baccio-Valori. L'erreur aurait donc échappé aux éditeurs et copistes de ces trois textes. On remarque que *Lariab* ne se lit cependant sur aucun document cartographique, tandis qu'on y trouve quelquefois celui de *Paria*. Mais cela vient, sans doute, de ce que le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio* était le plus répandu.

Les navigateurs reprirent leur route, après avoir séjourné assez longtemps dans cette province de Lariab, où ils furent très bien accueillis. D'après les textes, ils auraient encore pris le rumb du N. O. et franchirent une distance de 870 lieues, en continuant à suivre les sinuosités du littoral, comme ils n'avaient cessé de le faire. Mais il y a là, évidemment, une erreur, car 870 lieues dans la direction du Nord-Ouest nous conduisent jusque vers la Californie, en traversant tout le continent ; il faut donc lire N. E. ce qui indique la seule direction que les navigateurs pouvaient prendre ¹. Ils côtoyèrent ainsi le littoral du Mexique, de la Louisiane et de la Floride, dont ils contournèrent la péninsule pour remonter vers le nord jusqu'à un magnifique port, où ils résolurent de relâcher pour réparer leurs navires qui étaient en mauvais état ². Il y avait alors 13 mois qu'ils avaient quitté Cadix, ce qui nous reporte au mois de juin 1498.

De ce port, où ils restèrent 37 jours et qu'on place quelque part sur la côte orientale américaine entre le cap Canaveral et la baie de la Chesapeake, ils partirent pour se rendre à un archipel situé à 100 lieues à l'E. N. E., que l'on suppose être celui des Bermudes ³. Ils y arrivèrent après sept jours de navigation et attaquèrent les naturels dans une île appelée Ity, où ils firent 258 prisonniers, dont 222 furent conduits à Cadix pour y être vendus comme esclaves. C'est le 15 octobre 1498 que se termina cette longue exploration, qui avait duré 18 mois ⁴.

1. Varnhagen a suggéré une autre explication. Il croit que le langage de Vespuce, qui est confus, peut vouloir dire qu'on partit de Lariab dans la direction du N.-O. et qu'on suivit la côte pendant 870 lieues (*Le Premier Voyage*, pp. 22, 23). L'explication est plausible, car le littoral du golfe du Mexique est très accidenté et les voyageurs n'ont pu faire la longue route indiquée sans changer plusieurs fois leur rumb.

2. Il est difficile d'identifier le magnifique port de la côte orientale de la Floride dont parle Vespuce. Varnhagen croit qu'il atteignit le cap Canaveral par le 28°30' de latitude Nord. Thacher le mène jusqu'au cap Hatteras. Pour Hugues, qui limite l'itinéraire entier de ce voyage entre la Guyane et le delta de la Magdalena, ce beau port serait le golfe de Darien (*Alcune considerazoni*, pp. 18-22). C'est prendre de bien grandes libertés avec le texte, qui ne peut se plier à cet itinéraire restreint sans y faire de nombreux changements.

3. Il n'y a aucun archipel à 100 lieues à l'Est de la côte orientale américaine. Les îles Bermudes sont les seules que l'on trouve dans la direction indiquée, mais elles sont bien plus loin. L'île Ity mentionnée comme faisant partie de cet archipel n'a pu être identifiée. Il y a évidemment quelque erreur dans ces indications.

4. Les deux textes disent que la durée de l'expédition fut de 18 mois ; elle ne fut en réalité que de 17 seulement d'après les dates données. Le texte latin porte que c'est le 15 octobre 1499 qu'on arriva à Cadix. Mais il y a là évidemment une erreur de copiste ou d'imprimeur, car s'il en était autrement, l'expédition aurait duré 30 mois au lieu de 18.

III

LES OBJECTIONS AU PREMIER VOYAGE

Si la relation que nous venons de résumer, en suivant les documents d'aussi près que possible, est authentique, elle montre que Vespuce fut le premier qui fit le périple entier du Golfe du Mexique, depuis la péninsule du Yucatan jusque et y compris celle de la Floride, et qu'il reconnut ainsi le caractère continental de l'Amérique du Nord. Elle montre encore qu'il précéda Colomb d'un an dans la découverte qu'il existait un vaste continent à l'Ouest des Antilles, puisqu'il abordait à ce continent en juillet 1497, alors que le grand Génois n'atteignit la terre ferme que le 5 août 1498¹.

Ce sont là des faits qui tiennent une grande place dans l'histoire des découvertes géographiques, et, comme ils ne nous sont connus que par Vespuce même, comme aucun autre document que sa propre relation ne mentionne le voyage où ils ont été constatés, on s'est demandé si ce voyage avait réellement eu lieu à l'époque et dans les conditions indiquées, et s'il ne faudrait pas voir dans ce récit de Vespuce une fraude perpétrée par lui, à l'aide d'indications recueillies postérieurement par d'autres navigateurs et qu'il se serait appropriées pour s'attribuer la priorité d'importantes découvertes qui ne lui appartiennent pas.

À l'appui de cette supposition, on fait remarquer qu'outre le silence des documents et des auteurs sur un voyage aussi extraordinaire, le récit de Vespuce soulève les objections suivantes :

Il n'y nomme pas les chefs de l'expédition qu'il raconte et parle comme s'il était l'un d'eux. Il ne nomme non plus aucun de ses compagnons.

Son itinéraire l'oblige à avoir fait le périple entier du Yucatan et de la Floride, et l'existence de ces deux grandes péninsules lui échappe.

Il côtoie un territoire où les traces d'ancienne civilisation abondent ; il y aborde, il entre en rapports assez étroits avec les Indiens du voisinage et ne soupçonne rien de ces faits. Il ne connaît pas non plus l'existence des Mexicains, que ces Indiens ne pouvaient ignorer.

1. Colomb découvrit l'Amérique du Sud au cours de son troisième voyage, commencé en mai 1498 et terminé en novembre 1500. Le 31 juillet il était en vue de la Trinidad à l'entrée du golfe de Paria, et le 5 août 1498 ses hommes débarquèrent sur la terre ferme. Il était alors malade et il n'est pas certain qu'il ait lui-même foulé le sol qu'il venait de découvrir, fait qui n'a d'ailleurs aucune importance.

Longeant de très près la terre, il passe devant l'embouchure de deux grands fleuves, le Rio del Norte et le Mississipi, sans les voir.

Les indications de latitude, de longitude, de direction et de distance qu'il donne sont presque toujours erronées. Un cosmographe instruit comme il l'était n'aurait pas commis de telles erreurs, s'il avait fait lui-même le voyage qu'il raconte.

IV

EXAMEN DE CES OBJECTIONS

Ces objections n'ont pas la portée qu'on croit leur donner.

En ce qui concerne le silence des documents sur la première expédition de Vespuce, on a fait observer que notre navigateur ne dit pas qu'il en était le chef et qu'il se pourrait que la relation qu'il nous donne fût celle d'un des voyages du temps que nous savons avoir eu lieu et dont il aurait fait partie à un titre quelconque. Malheureusement, aucune exploration connue ne correspond à celle que Vespuce relate, et toutes les tentatives qu'on a faites pour reconnaître sa première expédition dans l'une de celles que mentionnent les auteurs ont échoué.

Selon Les Casas, dont la manière de voir sur ce point a été adoptée par Navarrete, par Humboldt, par Major et quelques autres, ce premier voyage du navigateur florentin ne serait autre que celui accompli en 1499-1500 par Ojeda, en compagnie de Vespuce lui-même et de La Cosa. Ce serait, dans ce cas, le second voyage de Vespuce, qu'il aurait dédoublé pour en faire le premier. Telle était l'opinion de Peschel, à laquelle Hugues paraît se ranger¹. Un examen attentif des renseignements que nous possédons sur ce voyage d'Ojeda ne confirme pas cette supposition ; sans doute on relève quelques points de ressemblance entre les deux expéditions, mais les différences sont bien plus grandes. Les dates ne sont pas les mêmes ; différente aussi était leur destination. Elles ne visitèrent pas les mêmes régions ; l'une explora celles du Nord de l'équateur, l'autre celles du Sud ; cette particularité seule suffit pour écarter l'identité qu'on cherche à établir, et peu de personnes aujourd'hui y croient. Las Casas lui-même ne l'a admise que parce que le texte qu'il avait sous les yeux faisait aller Vespuce à Paria.

A cette supposition on a cru pouvoir en substituer une autre, qui n'est pas mieux fondée.

1. *Alcune considerazioni sul primo viaggio di Amerigo Vespucci*, Rome, 1885, p. 3.

Varnhagen, que plusieurs auteurs ont suivi, Fiske notamment, a cru que c'est avec Pinzon et Solis que Vespuce fit son premier voyage. Ces deux navigateurs sont bien connus par leur célèbre exploration des côtes du Brésil en 1508 ; mais on leur attribue aussi un autre voyage, antérieur à celui-là, qui aurait eu lieu en 1506. Ni cette date, ni le théâtre de l'exploration, ni le voyage même ne nous sont connus d'une manière certaine, et un critique qui fait autorité en ces matières, Harrisse, nie qu'il ait eu lieu. Pour ce dernier il n'y eut qu'un voyage, celui de 1508, qui eut le Brésil pour objectif ¹. Cependant, comme Oviedo et Gomara parlent vaguement de la découverte du Honduras par Pinzon et Solis, avant Colomb ², on a supposé que le voyage où cette découverte aurait eu lieu était celui que Vespuce donne pour être le premier qu'il ait fait. Mais, pour arriver à cette identification, il faut changer la date de cette expédition de Pinzon et de Solis que Herrera place en 1506 et qu'il dit avoir eu lieu à la suite du quatrième voyage de Colomb ³. Il faut encore étendre le champ de l'exploration de Pinzon et de Solis jusqu'à la Floride et au delà, alors que tous les témoignages que nous avons à ce sujet limitent leur course au Yucatan et à l'entrée du golfe du Mexique.

Il n'y a donc que des ressemblances éloignées entre les deux explorations, et, pour montrer que le premier voyage de Vespuce a eu des résultats confirmés autrement que par les seules assertions de ce navigateur, il n'est pas nécessaire de dénaturer les documents. Nous avons, par exemple, des témoignages cartographiques qui semblent concluants à cet égard. Le premier est celui de La Cosa, qui connaissait Vespuce, avec lequel il avait voyagé, et qui trace en 1500 un planisphère où Cuba figure comme une île, fait qu'il n'a pu connaître à cette date que par Vespuce, qui a dû nécessairement passer entre cette île et la Floride qu'il a contournée. Un autre témoignage, décisif celui-là, est donné par Cantino, cet italien qui était au Portugal en même temps que Vespuce, italien comme lui, et qui envoie en 1502 au duc Hercule d'Este une carte représentant les derniers résultats des explorations aux régions nouvelles, où figure la péninsule floridienne entière, avec toute une nomenclature dont l'origine est absolument inconnue. D'où pouvait-elle lui venir si ce n'est de Vespuce ?

Enfin, on peut citer encore la *Tabula terre nove* du Ptolémée de 1513, qui a été dessinée à Saint-Dié en 1508, au plus tard, d'après une carte reçue du Portugal un peu auparavant et où l'on retrouve la péninsule floridienne de Cantino avec sa nomenclature, plus le golfe du Mexique.

1. Voir sa *Discovery of North America*, pp. 453-464, où la question est discutée à fond.

2. OVIEDO, *Historia general*, 1851, vol. II, p. 140. — GOMARA, *Historia*, cap. LV, fol. 63 recto et verso. Ed. de 1553.

3. HERRERA, dec. I, liv. VI, ch. XVII.

A cette époque, la première expédition de Vespuce pouvait seule fournir ces indications, qui sont plus complètes que celles données par Cantino, ce qui motive et justifie la supposition que la carte envoyée du Portugal au duc René, en même temps probablement que le texte des quatre navigations, venait de Vespuce lui-même.

Une autre objection au premier voyage de Vespuce, objection qui s'est maintenue plus longtemps, parce qu'elle paraissait péremptoire, c'est qu'à l'époque où ce voyage est placé, on constate la présence du Florentin en Espagne. Cette assertion vient d'un historien sérieux, Muñoz, qui assure avoir vu des pièces établissant ce fait, que d'autres auteurs, tout aussi autorisés, comme Navarrete, Irving et Humboldt n'ont pas hésité à avancer après lui ¹. S'il fallait une nouvelle preuve que les citations de quelque part qu'elles viennent doivent toujours être vérifiées, on la trouverait ici. Harrisse a fait cette vérification ; il a examiné les pièces qui prouveraient cet alibi et il a montré qu'elles ne prouvaient rien ; il a cherché s'il en existait d'autres plus explicites à cet égard et il ne les a pas trouvées ². Devant cette déclaration d'un maître qui ne se payait pas de mots, il a bien fallu renoncer à soutenir que Vespuce était en Espagne à l'époque où il raconte qu'il explorait les côtes du Nouveau Monde.

Les mauvaises raisons n'ont pas manqué pour contester la réalité du premier voyage de Vespuce. Une de celles avancées fréquemment c'est que, s'il avait fait ce voyage, la couronne n'aurait pas manqué de s'en prévaloir lors du procès que Diego Colomb lui intenta pour recouvrer les droits qui lui revenaient sur les pays découverts par son père. Il s'agissait alors de la Côte des Perles, dont la découverte était contestée à Colomb, et non du Honduras et de la région du N. O., sur laquelle les héritiers de Colomb n'avaient aucune prétention.

On a dit aussi que, si la Floride avait été découverte par Vespuce en 1498, on n'aurait pas concédé à De Soto en 1512 le privilège de la décou-

1. Voir pour l'assertion de Muñoz et celle de Navarrete la *Collección de Viages* de ce dernier, vol. III, p. 317. Pour celle de Washington Irving voir l'appendice IX à son *Histoire de Colomb*, vol. IV, p. 183, édit. originale, et pour Humboldt son *Examen critique*, vol. IV, pp. 167-168. Markham est aussi de ceux qui nient la réalité du premier voyage de Vespuce (*The letters of Amerigo Vespucci*, Londres, Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. xxv et sq.

2. Harrisse a développé cette assertion, pp. 354-357 de sa *Discovery* et la résume p. 673. Bien avant cela, il avait exprimé cette opinion dans une lettre à Uzielli en date de mars 1900 (UZIELLI, *Per Amerigo Vespucci*, Florence 1900). Plus tard il y est revenu dans : *Autographes de Christophe Colomb*, Paris 1893, 8°, p. 32, où il affirme que Vespuce a pu être en mer de mai 1497 à octobre 1498, comme il le prétend. Je tiens de Harrisse qu'il est le premier qui ait démontré que l'alibi qu'on prétendait établir contre Vespuce n'existe pas.

vrir à nouveau. Cette objection est spécieuse. Le premier voyage de Vespuce n'ayant été suivi d'aucun autre dans la même région, on oublia les découvertes qu'il y avait faites, qui ne furent ni vérifiées, ni confirmées par aucune prise de possession. Lorsque, longtemps après, Ponce de Léon entreprit d'aller à la découverte du côté de la Floride, dont on connaissait cependant l'existence, il n'y avait aucun motif pour ne pas lui concéder les terres qu'il y reconnaîtrait, puisque les découvertes de Vespuce étaient restées sans effet.

Enfin l'omission de ce voyage de Vespuce dans les documents du temps ne saurait non plus être considérée comme une preuve qu'il n'a pas eu lieu. Humboldt a cité des cas d'omission de faits historiques bien avérés aussi extraordinaires que celui-là. Ainsi, les Archives de Barcelone ne mentionnent pas la réception solennelle que les Rois Catholiques firent à Colomb, au retour de sa découverte, et Marco-Polo ne parle ni du thé qui était d'un usage général en Chine, ni de la Grande Muraille de ce pays qui était une construction extraordinaire¹. Ajoutons que Barros, qui eut à sa disposition toutes les Archives du Portugal, semble ignorer l'existence de Cadamosto, dont les voyages sont authentiques.

En résumé, il semble qu'il n'y ait aucune raison sérieuse pour regarder le premier voyage de Vespuce comme n'ayant pas eu lieu.

Sans doute, la relation qu'il nous en donne soulève des objections ; mais il ne faut pas oublier que cette relation n'est pas un rapport qui vise à être complet. C'est une simple lettre à un compatriote qui n'a d'autre objet que de l'intéresser, et dont Vespuce prend soin de dire qu'elle n'est qu'un abrégé d'un journal complet qu'il achève de rédiger. Si nous avions ce document, dont on a perdu les traces, on y trouverait des indications plus précises que celles données dans le résumé et probablement aussi une réponse aux objections que ce résumé motive.

V

DEUXIÈME VOYAGE

16 mai 1499 — 8 sept. 1500

(Cap St. Roch, Paria, Golfe de Venezuela)

La seule relation authentique que nous ayons de ce voyage est la deuxième des quatre navigations données dans la *Lettera* et dans le volume

1. *Examen critique*, vol. IV, pp. 66, 67.

de Saint-Dié. Il y en a une autre qui est attribuée à Vespuce, mais qui est certainement apocryphe, car on l'y voit exprimer des idées qui sont tout à fait contraires à ses opinions, comme celle de l'identité de son *Mundus Novus* avec les extrémités orientales de l'Asie ¹.

Cette pièce, adressée à Lorenzo di Pier Francesco di Medici, est datée de Séville 18 juillet 1500, ce qui est une autre et décisive preuve de son caractère apocryphe, puisque Vespuce ne revint de son second voyage que le 8 septembre de cette même année 1500, date que donnent les deux textes italien et latin. Elle provient d'un recueil manuscrit de Voyages fait par Pero Vaglienti, Florentin mort en 1514, et qui appartenait alors à la Bibliothèque Riccardiana de Florence. Elle a été publiée pour la première fois par Bandini en 1745. puis par Canovai et par Varnhagen, Berchet ne l'a pas admise dans la *Raccolta colombiana*.

Le deuxième voyage de Vespuce se fit sous le commandement de Alonzo de Ojeda, qui le prit avec lui comme pilote ainsi que La Cosa et d'autres. C'est Ojeda lui-même qui le dit ². L'expédition se composait de trois navires et avait pour objet de continuer les découvertes faites par Colomb à Paria dans son troisième voyage, dont on venait de recevoir la relation ³.

1. C'est ainsi qu'on y fait dire à Vespuce que son intention est de voir s'il peut atteindre le cap Catigara de Ptolémée, qui est près du Sinus Magnus : *Mia intenzione era di vedere se potevo volgere uno cavo di terra, che Ptolomeo nomina il cavo di Cattegara, que è giunto con il Sinus Magno* (Bandini, p. 66); ailleurs il déclare que la terre qu'il vient de reconnaître forme la fin de l'Asie : *che questa era terra ferma, che la dico è confine del l'Asia* (op. cit., p. 76).

Si Vespuce avait eu des idées semblables, il les aurait fait connaître dans les relations bien authentiques que nous avons de lui, qui furent publiées de son vivant. Ajoutons que Varnhagen, qui s'était rendu à Florence exprès pour étudier le manuscrit de cette pièce, déclare que le papier est moderne et que ni l'écriture ni la signature ne sont de Vespuce. (*Amerigo Vespucci*, p. 67 et *Examen*, pp. 69-70). Uzielli, qui croyait à l'authenticité de la pièce, reconnaît quelle est de la main de Vaglienti (Le *Toscanelli*, p. 30), ce qui, d'ailleurs, n'est pas une garantie. Pour nous le caractère apocryphe de cette relation est démontré par son contenu.

2. Dépôt de Ojeda, NAVARRETE, vol. III, p. 344. Bartolome Roldan, qui avait accompagné Colomb à son premier voyage, ainsi qu'au troisième, et qui était rentré en Castille avant lui, fit aussi partie de l'expédition d'Ojeda comme pilote. Pour d'autres membres de cette expédition, voyez NAVARRETE. op. cit., pp. 343-345. Malgré le témoignage précis d'Ojeda qu'il prit avec lui *Morigo Vespuce e otros pilotos*, quelques auteurs ont pensé que ce second voyage de Vespuce devait être identifié à celui de Diego de Lepe, qui commença en décembre 1499 et se termina dans la seconde partie de l'année 1500. De ce nombre sont D'AVEZAC, *Les voyages d'Americ Vespuce*, p. 106 et HUGUES, *Alcune considerazioni*, p. 13, note 2.

3. C'est Las Casas qui donne ces renseignements ; il ajoute que c'est Fonseca, alors directeur des affaires des Indes et ennemi de Colomb, qui poussa Ojeda et qui

Elle partit de Cadix le 16 mai 1499¹ et fit voile pour le cap Vert. Elle s'approvisionna à l'île l'ogo et fit voile dans la direction du S. O. Après 44 jours de voyage, elle atteignit une terre nouvelle qu'on jugea être continentale et venir à la suite de celle reconnue au premier voyage. Elle se trouvait au 5° degré de latitude Sud, c'est-à-dire près du cap Saint-Roch. On était alors au 27 juin et Vespuce remarque que la longueur des jours et des nuits était égale.

Ne pouvant atterrir plus au Sud, à cause des courants qui les repoussaient, l'expédition tourne au N. O. et longe la côte jusqu'à un golfe à l'entrée duquel se trouvait une grande île. C'était évidemment le golfe de Paria et l'île de la Trinité, découverte par Colomb le 1^{er} août 1498. Vespuce et ses compagnons avaient donc passé devant l'embouchure des fleuves Amazone, Essequibo et Orénoque, mais ni lui, ni Ojeda ne disent qu'il les aient découverts.

Dans le golfe, ils eurent sur un point à combattre les naturels ; sur un autre, où ils furent bien reçus, ils séjournèrent quelque temps, après quoi ils regagnèrent la côte extérieure en passant, sans doute, par la bouche du Dragon et arrivèrent à une grande île située à 15 lieues au large, qui ne peut-être que l'île Margarita. De là, ils passèrent à une autre grande île, habitée par des gens de haute stature, à laquelle ils donnèrent le nom d'île des Géants, île que l'on reconnaît dans celle de Curaçao. Tout cet itinéraire, tracé par Vespuce, est conforme substantiellement à ce que dit Ojeda lui-même dans la courte déposition où il raconte son voyage².

Après avoir poussé leur reconnaissance un peu plus loin, jusqu'au Cap de la Vela peut-être, et avoir réparé leurs bâtiments, les navigateurs résolurent de rentrer en Castille et prirent la route d'Antilia (Española) que Colomb, dit Vespuce, avait découverte. Ils avaient navigué tout le temps, dit-il encore, dans la zone torride et reconnu la côte depuis le 5° degré de latitude Sud jusqu'au 15° degré de latitude Nord, chiffre qu'il faut peut-être réduire de deux ou trois degrés ; au 15° parallèle ils se seraient trouvés au Honduras. A l'île Espagnole, où les explorateurs eurent des difficultés

lui communiqua les renseignements reçus du grand Génois (*Historia*, liv. I, chap. 140). Las Casas et F. Colomb (*Historia*, chap. 84) parlent de quatre navires.

1. Date donnée par le texte italien. Le texte latin de Saint-Dié dit simplement en mai 1488 (sic). Le texte de Vaglienti porte 18 mai 1499.

2. Dans l'un des procès dits de Colomb, Ojeda, appelé comme témoin, dépose le 8 février 1513... : « qu'il découvrit la terre ferme au Sud et en parcourut la côte pendant 200 lieues jusqu'à Paria d'où il sortit par la bouche du Dragon... continuant son exploration il reconnut la côte jusqu'au golfe des Perles et l'île Margarita où il atterrit... Il poussa ensuite jusqu'à l'île des Géants et le golfe de Venecia » (NAVARENE, *op. cit.*, p. 544).

avec les gens de Colomb, ils restèrent quelque temps, puis rentrèrent à Cadix, où ils arrivèrent le 8 septembre 1500.

Ojeda, comme on l'a vu, résume les découvertes faites à ce voyage à peu près de la même manière que Vespuce. Il ajoute que ni l'amiral, ni personne n'avait vu auparavant les 200 lieues de côtes qu'il explora ¹. On peut donc dire que le deuxième voyage de Vespuce est aussi bien établi que celui de nombre d'autres explorateurs de la même époque. Tout ce qu'on peut reprocher au Florentin, c'est de ne pas avoir nommé Ojeda, qui en était le chef, ce qui ne prouve pas qu'il la dirigeait nautiquement et que Vespuce n'ait pas eu une part considérable dans la direction de la route suivie, ainsi que dans la détermination des lieux reconnus et du caractère continental de la côte.

VI

TROISIÈME VOYAGE

10 mai 1501 — 7 septembre 1502.

(Cap St.-Roques, cap St.-Augustin, La Plata, Terre Antarctique)

Comme on l'a vu ci-dessus, Vespuce a donné deux relations de son troisième voyage ; celle de la *Lettera* sur les quatre navigations et celle qui fait l'objet du *Mundus novus*. Cette dernière est antérieure à l'autre et on y trouve de nombreux détails sur les mœurs, usages et caractères physiques ou moraux des Indiens. L'autre est plus explicite sur les particularités géographiques du voyage ; sans elle nous serions encore plus mal renseignés que nous le sommes sur le théâtre de l'exploration. Il y a aussi quelques différences dans les dates et dans quelques détails donnés par les deux versions, mais elles sont, comme on le verra, sans importance.

Il y a une troisième relation de ce voyage, attribuée à Vespuce, qui vient des manuscrits de Vaglienti mentionnés ci-dessus. Cette pièce ne contient rien qui soit contraire aux idées connues du navigateur ; mais on doute de son authenticité, tant à cause du style, qui ne paraît pas être de Vespuce, que de sa provenance, qui est suspecte. Elle a été publiée pour la première fois par Bartolozzi en 1789 ; comme celle du 18 juillet 1500 elle a été exclue de la *Raccolta colombiana*.

1. Ibid. Il faut remarquer que les 200 lieues d'Ojeda sont loin de nous conduire au 5^e degré de latitude que fixe Vespucci, aussi quelques auteurs ont limité sa course dans la direction du sud, les uns à Surinam, les autres à l'Oyapoc.

A peine arrivé au Portugal, où les sollicitations du roi Manoel l'avaient décidé à se rendre, Vespuce fut prié de prendre part à une expédition composée de trois navires, qui allait se mettre à la recherche de nouvelles régions. On a supposé que cette expédition était celle que le roi Manoel envoya à la découverte du Rio de la Plata sous le commandement de Dom Nuño Manoel, mais en réalité il n'y a aucune raison pour cela. Vespuce ne commandait pas cette expédition, bien qu'il en fit partie, c'est certain, puisqu'il le reconnaît lui-même ; mais rien n'indique que celui qui en était le chef était Nuño Manoel ¹. Avec Harrisse, on croirait plutôt que cette entreprise fut organisée par le même monarque pour confirmer et achever la découverte accidentelle du Brésil faite le 22 avril 1500 par Cabral, qui en avait aussitôt avisé le Roi en lui envoyant Gaspar de Lemos ².

Vespuce et ses compagnons mirent à la voile le 10 mai 1501 ³ et se dirigèrent vers les Canaries, qu'ils dépassèrent pour aller longer le littoral africain, où ils relâchèrent trois jours en un lieu qui n'est pas nommé, et onze jours à un autre plus au Sud, appelé Besechiece, qui se trouve, dit Vespuce, sous la zone torride et par le 14^e de latitude. C'est le cap Vert qui est au 14°43'5" de latitude N. ⁴. Il semble que les navigateurs rencontrèrent là l'expédition de Cabral qui revenait de Calicut ⁵. De ce point ils firent voile dans la direction du S.-O. et naviguèrent pendant 67 jours près de la ligne équinoxiale. Au cours de ce trajet ils constatèrent qu'au mois de juin il faisait très froid et que les jours et les nuits étaient d'égale longueur.

1. Cette supposition vient de Varnhagen, qui n'a d'autre raison pour la motiver, si ce n'est que Manoel allait à la découverte dans la région où alla aussi Vespuce (*Nouvelles Recherches*, pp. 9, 10 et 56). L'érudit qui a édité pour Quaritsch la *Lettera* de Vespuce, M. K. a accepté cette opinion.

2. *Discovery of North America*, pp. 349-351 et 686.

3. C'est la date que donne la *Lettera* et la traduction Basin. Le *Mundus Novus*, qui est une traduction d'un texte italien que nous n'avons plus, dit 14 mai.

4. On trouve ce nom de Besechiece orthographié de différentes manières dans les diverses éditions et traductions des lettres de Vespuce. Mais le texte du *Mundus Novus*, plus explicite en ceci que celui de la *Lettera*, dit qu'il s'agit du Promontoire Ethio-pique de Ptolémée, appelé depuis cap Vert, et auquel les nègres donnent ce nom de Besehlice. Ptolémée désigne le cap Vert sous le nom de Promontoire de la Corne du Couchant.

5. Ce fait est inféré de ce que dit un pilote de Cabral, qui rapporte qu'en revenant de Calicut, ils rencontrèrent au port de *Beseneghe* trois navires que le roi Manoel envoyait pour continuer la première découverte de Cabral. Dans les conditions et à la date indiquées, ces trois navires ne pouvaient guère être que ceux formant l'expédition dont Vespuce faisait partie. Voyez la *Navigacion du capitaine Pierre Alvarez*, dans la collection *TEMPORAL*, vol. II, p. 27. Cette relation fut publiée pour la première fois par Ramusio, vol. I, fol. 127, verso.

Le 17 août¹ ils jetèrent l'ancre et se confirmèrent dans l'idée que la terre à laquelle ils abordaient n'était pas une île, mais bien un continent². Elle était très peuplée et se trouvait par le 5° degré de latitude S., c'est-à-dire vers le cap San Roque, dont le nom vient probablement d'eux³. De ce lieu, dont ils prirent possession au nom du roi de Portugal⁴ et où ils perdirent plusieurs hommes qui, étant tombés entre les mains des naturels, furent aussitôt dévorés par eux, ils reprirent leur route dans la direction de l'E.-S.-E. et se trouvèrent, après avoir fait 150 lieues, à un cap, situé à 8 degrés de latitude S., auquel ils donnèrent le nom de Saint-Augustin⁵.

Ils reprirent alors leur route vers le Sud-Ouest, car on s'était aperçu que

1. Le *Mundus Novus* dit 7 août.

2. *Ibi eam terram cognovimus non insulam sed continentem esse (Mundus Novus)*. Le texte italien de Vicence, 1507, dit la même chose. La *Lettera* porte simplement « une nouvelle terre », *terra nuova*, et le texte de Basin transforme cette terre en île : *insula quædam*.

3. On juge qu'il en fut ainsi parce qu'on ne connaît aucune navigation antérieure à celle de Vespuce dans laquelle ce nom aurait pu être donné, et aussi parce que l'église honore Saint-Roch le 16 août et qu'il était d'usage, à l'époque, de donner aux points successivement découverts le nom du saint dont la fête tombait ce jour-là. Le cap Saint-Roque est au 5°29'13" de latitude Sud.

4. Le texte italien dit simplement le Roi. Le texte de Saint-Dié porte : le roi d'Espagne.

5. Le texte de Basin porte dans un passage Saint Vincent et dans un autre Saint Augustin. Si les navigateurs de cette expédition se conformèrent à un usage rappelé ci-dessus, c'est le 28 août, jour de la Saint-Augustin qu'ils virent le cap de ce nom. Sa première découverte appartient en réalité à Vincent Yanez Pinzon, qui précéda Vespuce sur la côte du Brésil ; mais il donna à ce lieu le nom de *Santa Maria de la Consolacion*. Celui de Saint-Augustin, qui est resté, ne peut venir que de Vespuce, car on ne connaît aucun autre navigateur qui aurait été en position de choisir cette désignation à l'époque indiquée, c'est-à-dire avant la confection de la carte de Canerio, où elle se trouve marquée. Il y a d'ailleurs d'autres preuves que Vespuce reconnut ce cap, qu'il détermina sa situation et lui donna le nom de Saint-Augustin. Quand il s'est agi en 1515 de fixer la situation de ce lieu, que les Portugais réclamaient comme étant dans la sphère qui leur avait été attribuée en vertu de la ligne de démarcation papale, on nomma à cet effet une commission de pilotes dont Sébastien Cabot, Jean Vespuce et Nuno Garcia faisaient partie. Le premier déclara que Vespuce avait lui-même pris la hauteur du cap Saint-Augustin et que c'était un homme très habile en cette matière. Le second exposa que son oncle était allé deux fois à ce cap, qu'il possédait ses relations et que la latitude indiquée était la vraie. Enfin, Nuno Garcia dit qu'il s'en rapportait à l'opinion de Vespuce à cet égard (NAVARETE, *Viajes*, vol. III, pp. 319-320).

Il semble donc bien établi que le nom de Saint-Augustin vient de Vespuce. Ce cap est au 8°21' de latitude Sud ; il ne se trouve donc pas à 150 lieues du cap San Roque que Vespuce place lui-même au 5°. Il y a là certainement une erreur. Les textes varient d'ailleurs sur ce point ; celui de Baccio-Valori, reproduit par Bandini, porte 50 leghe (p. 52). Dans le *Mundus Novus* on lit 300 lieues.

la côte inclinait dans cette direction, et abordèrent le 1^{er} novembre, sans doute, jour de la Toussaint, dans une baie à laquelle ils donnèrent ce nom : *Bahia de Todos os Santos* ¹, où ils paraissent être restés cinq jours, et où ils prirent avec eux deux indigènes qui consentirent à les accompagner. Continuant leur voyage dans la même direction et toujours suivant la côte, ils dépassèrent le Tropique du Capricorne et descendirent jusqu'au 32^e degré de latitude, où Vespuce fit des observations astronomiques. On peut admettre qu'ils découvrirent, en passant, à la date du 1^{er} janvier 1502, la baie de Rio de Janeiro, où se trouve aujourd'hui la capitale du Brésil, bien que les textes ne le disent pas ².

Convaincus alors qu'ils ne trouveraient dans cette région aucune des richesses minérales qu'ils cherchaient, les navigateurs résolurent de porter leur exploration ailleurs. Le 15 février, après avoir longé encore le littoral pendant quelque temps et être descendus peut-être jusqu'à l'embouchure de La Plata ³, ils laissèrent la côte à droite et firent voile dans la direction du Pôle antarctique, dont ils s'approchèrent jusqu'au 52^e degré de latitude australe ⁴. Du trois au sept avril, ils essuyèrent de très mauvais temps qui dégénérèrent en tempête, et pendant un moment ils se crurent perdus. Le 7 ils découvrirent une nouvelle terre qu'ils longèrent pendant 20 lieues et qui leur parut inhabitable à cause de son aridité et de sa température glaciale.

1. Ni dans la troisième relation de la *Lettera* ni dans le *Mundus Novus*, il n'est question de cela. C'est dans la relation de son 1^{er} voyage de la *Lettera* qu'il mentionne incidemment ce fait. Bahia est au 13°0'4" de latitude Sud.

2. Si les voyageurs suivaient la côte comme Vespuce le dit, il est impossible que la magnifique baie de Rio de Janeiro leur ait échappé, et ils ont pu la prendre pour l'embouchure d'une rivière, de là le nom de Rivière de Janvier. La date à laquelle Vespuce devait se trouver dans ces parages autorise cette supposition. Rio de Janeiro est par le 22°54'7" de latitude Sud.

3. D'après la version du *Mundus Novus*, Vespuce, en se dirigeant vers le pôle antarctique, aurait dépassé le tropique du Capricorne de 17 degrés et demi, ce qui nous reporte au 41° de latitude australe. Il aurait dans ce cas atteint et même dépassé l'embouchure de la Plata. Il est à remarquer que Beneventano dit, dans sa dissertation ajoutée au Ptolémée de 1508, que les Portugais ont navigué jusqu'à la latitude australe de 70°, et que, sur la carte de Ruysch du même Ptolémée, on lit à l'extrémité du *Mundus Novus* une légende portant que les marins portugais sont parvenus jusqu'au 50^e degré de latitude australe, sans cependant être arrivés à l'extrémité de ce monde.

4. C'est ce que porte la *Lettera*. Le *Mundus Novus* dit à deux reprises 20 degrés. Dans un autre passage de ce même texte, on lit que les navigateurs s'avancèrent jusqu'à 17 degrés et demi du pôle, ce qui nous reporterait au 73°30' de latitude australe, chiffre évidemment erroné. Ilugues, comme Varnhagen, croit que les navigateurs ne descendirent pas plus loin que le 54^e degré (*Il terzo Viaggio*, Firenze, 1898, in-8°, p. 37).

C'est de cette terre, dont il est impossible de déterminer la situation, si ce n'est qu'elle devait être au S.-O. de la Plata ¹, que l'expédition fit voile pour la côte d'Afrique. Le 10 mai, elle était à Sierra Leone, où elle relâcha quinze jours et d'où elle partit pour les Açores. Le 7 septembre 1502 l'expédition arriva à Lisbonne, après 15 mois de navigation.

Comme on l'a dit ci-dessus, c'est dans le *Mundus Novus* que Vespuce s'attache à délimiter la région qu'il a découverte et à montrer qu'elle formait un monde nouveau. Cependant, bien que, dans ses deux premières relations, il parle comme s'il croyait que toutes les côtes qu'il avait reconnues se continuaient et formaient un seul continent, dans le *Mundus Novus* il limite expressément ce continent à la partie comprise entre le 8° et le 50° degré de latitude sud ², et c'est vraisemblablement à cette particularité qu'est dû le grand succès de cette plaquette aujourd'hui si rare, qui fut à l'époque encore plus souvent réimprimée que la première lettre de Colomb. Elle est, d'ailleurs, plus remarquable à bien des égards. Sans doute on y trouve, ainsi que dans la version italienne des quatre navigations, des erreurs qui nous choquent aujourd'hui, mais qui étaient alors fréquentes et qui n'ont rien de surprenant. Malgré cela, on voit que l'auteur de cette relation était un véritable cosmographe, dont le savoir l'emportait de beaucoup sur celui de Colomb.

Quant à l'authenticité de l'expédition même, elle ne saurait faire l'objet d'un doute pour les esprits non prévenus. Il importe peu que Vespuce l'ait ou ne l'ait pas commandée en chef et qu'on n'ait pu trouver dans les archives portugaises aucune indication qui s'y rapporte. Ce qui est certain, c'est qu'une exploration comme celle qu'il décrit et dont il dit avoir été le commandant effectif ³ eut lieu à l'époque même qu'il précise,

1. Varnhagen croit que c'était la Géorgie du Sud, qui fut redécouverte en 1773 par Cook et qui se trouve par 54°30' de latitude Sud et par 28°16' de longitude Ouest. (*Amerigo Vespucci*, Lima, 1865, p. 111).

Cependant Bougainville pensait qu'il s'agissait des îles Malouines, qui sont près du détroit de Magellan, et Humboldt paraît favorable à cette manière de voir, car il dit que l'expédition a pu être entraînée à son insu jusque dans ces parages. Hugues se range à l'opinion de Varnhagen (*Il terzo Viaggio*, p. 28).

2. « Une partie de ce Nouveau Continent se trouve sous la zone torride, au delà de la ligne équinoxiale et vers le pôle antarctique. Il commence, en effet, au huitième degré de la dite latitude australe, et nous naviguâmes si longtemps le long du rivage que nous parvîmes au delà du Tropique du Capricorne, où nous trouvâmes que le pôle antarctique formait par rapport à l'horizon une altitude de 50 degrés, (*Novus Mundus*, édit. Lambert, fol. a. iii).

3. Vespuce dit que l'amiral qui commandait l'expédition était absolument incapable et qu'on dut s'en remettre à lui pour la diriger. Peut-être pourrait-on voir dans cette circonstance la raison pour laquelle les documents ne donnent pas le nom de cet amiral que Vespuce lui-même a généreusement caché.

car nous en trouvons les résultats dans les documents cartographiques du temps.

Si ce n'est de Vespuce, d'où viennent, en effet, les dénominations de Cap Saint-Roch, de Saint-Augustin, de San Miguel, du Rio de San Francisco, de la Baie di Tutti li Santi, du port de San Vicentio et autres, qu'on lit sur les cartes de Canerio, de Cantino et de Kunstmann n° 3, qui sont de l'année 1502, et d'où elles sont passées, en partie, sur la carte de Ruysch de 1508 et en totalité sur celles des *Terre Nove* du Ptolémée de 1513, que l'on sait dater de 1508 au moins et provenir de sources portugaises ?

On dira, et on a dit, qu'elles peuvent venir de navigateurs inconnus qui ont reconnu les côtes de l'Amérique du Sud avant la rédaction des cartes de Canerio et de Cantino, comme Vincent Yanez Pinzon, Diego de Lepe et autres dont les navigations se placent à cette époque. Mais il y a une particularité qui montre que ces noms ont été donnés dans le même voyage, c'est l'usage, mentionné plus haut, suivi par les navigateurs du temps, de nommer les lieux marquants qu'ils reconnaissaient d'après le saint que l'église fêtait le jour de la découverte, et comme ces fêtes, avec les noms qui y sont attachés, se suivent de près dans l'ordre chronologique, on est fondé à dire que c'est au cours d'une même exploration, qui suivait la côte en descendant vers le Sud, qu'ils ont été choisis, ce qui se rapporte exactement au troisième voyage de Vespuce ¹.

Remarquons, d'ailleurs, que Vincent Yanez Pinzon, qui découvrit le Brésil le 20 ou le 26 janvier 1500, et qui donna au cap Saint-Augustin le nom de *Santa Maria de la Consolacion*, d'où il remonta vers le Nord, n'a

1. Ruge a donné un curieux tableau de la nomenclature géographique qui, pour la raison indiquée, doit venir de Vespuce (*Die Entwicklung der Kartographie von Amerika bis 1570*, Gotha, 1872, in-fol, p. 19) ; Harrisse, qui a reproduit ce tableau, a étudié soigneusement tous les voyages qui eurent lieu sur la côte en question avant la rédaction des premières cartes et a trouvé que cette nomenclature n'a pu venir que de Vespuce (Voyez le chap. X de la *Discovery*, pp. 335-352). Ainsi que Ruge et Harrisse, M. Gallois avait parlé dans le même sens (*Le Portulan de Nicolas de Canerio*, Lyon, 1898, in-8°, pp. 7-8). Voyez aussi p. 13, où M. Gallois dit que l'expédition de Vespuce est la plus récente de celles dont les résultats soient mentionnés sur cette partie de la 1^{re} carte de Canerio.

Enfin, le dernier commentateur de cette carte, le professeur Stevenson, qui en a donné une magnifique reproduction, accompagnée d'un texte critique, s'exprime à cet égard de la manière suivante :

« To none more than to the voyage of Vespucci, we must look for the origin of the majority of the names found on Canerio's chart ». (Ed. L. STEVENSON, *Marine World chart of Nicolo de Canerio Januensis, 1502 (circa). A critical Study with fac simile by* —. New-York, 1908, in-8° et in-fol, p. 48 du texte).

pu reconnaître, à ce voyage, aucun point au Sud de ce cap. Il en est de même de Diego de Lepe. Ce navigateur, qui mit à la voile en décembre 1499, n'a certainement pas mis huit mois pour se rendre à la côte du Brésil qui était sa destination. Il ne pouvait donc pas être au cap Saint-Augustin le 28 août, jour où il faudrait qu'il y eût été pour nommer ce cap d'après ce saint. Velez de Mendoza, qui navigua dans la même région de décembre 1499 à juillet 1500, n'a pu arrêter des désignations qui furent choisies après le mois d'août. Ces désignations ne viennent pas non plus de Cabral, qui ne resta que quelques jours à Porto Seguro, où il avait abordé accidentellement et d'où il fit voile directement pour Calicut. Enfin, on ne connaît même pas la date du voyage que Nuño Manoel aurait fait à la Plata, voyage que Varnhagen et d'autres identifient à celui de Vespuce dont nous parlons, ce qui, après tout, ne change rien.

On est donc en droit de déduire de tous ces faits la conclusion que Harris a judicieusement tirée, à savoir que, de toutes les entreprises transatlantiques connues, seule la troisième navigation de Vespuce réunit la double condition d'avoir eu pour théâtre la région à laquelle appartiennent les noms cités et de s'être terminée à temps pour que ces noms figurent sur les premières cartes de l'époque, dont les auteurs n'ont pu se renseigner ailleurs.

Voilà, il semble, des preuves de l'authenticité du troisième voyage de Vespuce, qui ont bien plus de poids que toutes les raisons qu'on a avancées pour regarder ce mémorable voyage comme apocryphe ou comme n'ayant eu ni le caractère ni les résultats que Vespuce lui a donnés ¹.

Nous croyons donc qu'on est justifié de dire qu'au cours de son troisième voyage, Vespuce et ses compagnons reconnurent de nombreux points sur la côte du Brésil, entre autres les suivants :

Le cap Saint-Roch, le 16 août 1501

Le cap Saint-Augustin, le 28 août.

La Baie de Tous les Saints, aujourd'hui Bahia, le 1^{er} novembre.

Le cap Saint-Thomas, le 31 décembre.

Rio de Janeiro, le 1^{er} janvier 1502.

Le port d'Angra dos Reis, Baie des rois, le 6 janvier.

L'île Saint-Sébastien, le 20 de ce mois.

Et la rivière Saint-Vincent, le 22 du même mois.

1. Le savant géographe italien, Luigi Hugues, qui s'est beaucoup occupé de Vespuce et qui a écrit sur ses voyages plusieurs monographies érudites, dans lesquelles le cosmographe florentin est souvent sévèrement jugé, déclare cependant qu'il n'est pas permis de douter de ce qu'il dit de ses navigations de la côte du Brésil à la terre australe (*Il terzo Viaggio*, p. 41).

VII

QUATRIÈME VOYAGE

10 mai 1503 — 18 juin 1504.

(Ile Fernando de Noronha, côte du Brésil jusqu'au 18° de latitude S.)

Nous n'avons qu'une relation de ce quatrième voyage de Vespuce, c'est celle qui forme la dernière partie de la *Lettera* sur ses quatre navigations. Bien que très courte, elle est très explicite sur le but de l'expédition ; mais non sur la route qu'elle devait prendre pour y arriver.

Vespuce commence par dire très nettement que cet objet est l'île de Malacca « située en Orient, que l'on représente comme très riche et qui sert d'entrepôt aux navires venant du Gange et de la mer des Indes. Il n'ajoute pas qu'on se propose d'y aller par l'Occident, mais ce que nous savons de ses projets et le récit même qu'il fait du voyage montrent que tel était le plan formé. En terminant sa troisième relation Vespuce dit, en effet, qu'il a l'espoir d'être bientôt mis en position d'aller à la recherche de nouvelles régions du côté de l'Orient, après quoi il rendrait grâce à Dieu, estimant qu'il aurait assuré un grand avantage au Portugal et fait assez pour honorer sa vieillesse.

A cette époque les Portugais, comme les Castellans d'ailleurs, commençaient à se préoccuper de la découverte d'un passage au travers des terres reconnues à l'Ouest des Antilles, par lequel on pourrait se rendre directement au pays des Épices. En réalité, il n'y avait aucune autre raison de croire à l'existence de ce passage que le vif désir de le trouver, à cause du grand profit qu'on espérait en tirer. Vespuce le premier paraît avoir eu à cet égard des idées raisonnées basées sur des indications réelles. Comme il a dit et répété dans ses diverses relations que les côtes qu'il avait explorées sont celles d'un Monde Nouveau, et qu'il n'y a relevé aucune trace de passage ou de détroit, on ne peut supposer qu'il croyait que ce passage pouvait se trouver quelque part sur cette côte. Mais les faits observés dans son dernier voyage peuvent lui avoir suggéré un plan qui n'a rien de chimérique. Lors de ce voyage, il était descendu assez loin vers le Sud pour croire qu'il avait atteint les limites de son Monde Nouveau. La direction des côtes, qui fléchissent sensiblement vers l'Ouest et le golfe qui forme l'embouchure de la Plata, s'il alla jusque là, ce qui est plus que probable, durent tout naturellement lui donner cette conviction. S'il ne l'avait pas eue, il semble qu'il aurait continué à longer les côtes dans la direction du Sud, pour voir jusqu'où s'étendait le continent qu'il avait découvert.

Il est donc permis de dire que Vespuce dut rentrer à Lisbonne avec la certitude qu'il n'existait aucun autre moyen de se rendre aux contrées de l'Extrême Orient que de contourner au Sud le continent dont il avait constaté la continuité des côtes jusqu'à la Plata. Si cette supposition est fondée, il est permis de dire, avec l'auteur d'un livre récent, que c'est à Vespuce que revient incontestablement l'honneur d'avoir le premier attiré l'attention sur le passage vers l'Asie par le Sud-Ouest, que Magellan devait franchir vingt ans plus tard ¹.

Quoi qu'il en soit, l'expédition, forte de six navires, dont l'un aurait été commandé par Vespuce, qui ne nomme pas le commandant en chef, dont il parle cependant comme d'un homme incapable, partit de Cadix le 10 mai 1503². Elle fit directement route pour le cap Vert, où elle relâcha 13 jours pour se ravitailler, et se dirigea ensuite vers la Sierra Leone. N'ayant pu y aborder, elle fit voile vers les nouvelles régions, en prenant la direction du S. O. Après avoir franchi une distance de 300 lieues — il faudrait lire 500 — et franchi l'équateur, elle se trouva le 10 août en vue d'une belle île inhabitée, qu'on croit être celle de Fernando de Noronha, par le 3°50' de latitude S., où le vaisseau amiral se perdit.

Sur l'ordre du commandant en chef, Vespuce se rendit avec son navire à cette île, où deux des vaisseaux de la flottille les rejoignirent. Les deux autres rentrèrent au Portugal quelque temps après. De cette île, Vespuce et ses compagnons se rendirent à la côte brésilienne et restèrent deux mois au port de Bahia, découvert au voyage précédent. Prenant alors la direction du Sud et longeant toujours la côte, ils arrivèrent à un port que la relation place au 18° de latitude australe et à 37 degrés de Lisbonne, indication qui doit être erronée en ce qui concerne ce dernier point, car il n'y a pas de port sur la côte orientale de l'Amérique du Sud occupant cette situation. Peut-être s'agit-il du port du Cap Frio, qui est au 23° de latitude australe, à 33° à l'Ouest de Lisbonne³. Les navigateurs restèrent cinq mois en ce port, occupés à charger des bois de Brésil. Ils y construisirent un fortin où ils laissèrent 24 hommes avec 6 canons, et partirent pour Lisbonne, où ils arrivèrent le 18 juin 1504.

Le récit de ce quatrième voyage est le dernier que relate le journal

1. Jean Denucé. *Magellan, La question des Moluques et la circumnavigation du globe*. Bruxelles, Hayez, 1911, in-4°, p. 433.

2. Les deux textes italien et latin donnent cette date. Cependant si l'expédition mit à la voile le 10 mai, il lui fallut trois mois pour se rendre à l'île de Fernando de Noronha. Il y a peut-être là une erreur de copistes. Il faut tenir compte cependant que l'expédition perdit beaucoup de temps au Cap Vert et en tentant d'aller à la Sierra Leone.

3. Varnhagen, *Amerigo Vespucci*, p. 115, note.

daté de Lisbonne 4 septembre 1504, que Vespuce envoya à Soderini et au duc René. Humboldt ¹ et après lui Varnhagen et Hugues, ainsi que la plupart des auteurs modernes, ont identifié ce voyage avec celui que Gonçales Coelho fit au Brésil en 1503. Le fait que ce voyage eut lieu la même année que celui dont rend compte Vespuce, que ces deux expéditions se composaient chacune de 6 navires dont plusieurs se perdirent et que toutes deux chargèrent du bois du Brésil qui fut apporté à Lisbonne à la même époque forme un ensemble de circonstances qui autorisent cette supposition. Remarquons toutefois que l'expédition de Coelho mit à la voile le 10 juin, et qu'il y eut à ce moment un assez grand nombre d'expéditions ayant la même destination et le même objet. Il faut dire aussi que, d'après tout ce que nous savons de ce Coelho, c'était un homme habile, tandis que le capitaine de Vespuce était, d'après lui, aussi incapable que présomptueux. Il n'y a d'ailleurs aucune importance à attacher à cette identification, qui n'ajoute rien aux renseignements donnés par Vespuce sur les expéditions auxquelles il prit part et que nous ne connaîtrions pas sans lui.

VIII

CINQUIÈME ET SIXIÈME VOYAGE (SUPPOSÉS).

1504-1506 ou 1507-1508

Plusieurs auteurs ont supposé que Vespuce avait fait un cinquième voyage aux régions nouvelles en compagnie de Juan de La Cosa, voyage qui se serait terminé dans les derniers mois de 1506. Cette supposition est basée sur les termes d'une lettre de Girolamo Vianello, agent diplomatique vénitien, qui écrit de Burgos, à la date du 3 décembre 1506, que Vespuce et La Cosa sont de retour avec deux navires d'un voyage au Darien, et qui donne des détails assez curieux sur ce voyage ². En ce qui concerne Vespuce, cela est possible, puisqu'aucun texte ne montre qu'il était en Espagne dans la période comprise entre le 5 juin 1505 et le 23 août 1506. Mais, si c'est dans cette période que notre Florentin fit un cinquième voyage, il faut admettre que, quand Vianello parle en décembre 1506 du

1. *Examen critique*, V, pp. 142-144.

2. Cette lettre fut découverte par Ranke, qui la communiqua à Humboldt et celui-ci en a donné une partie au volume V de son *Examen critique*, p. 157. Mais, depuis, Varnhagen en a trouvé un autre texte qu'il a publié intégralement dans ses *Nouvelles recherches*, pp. 12-14. Berchet l'a aussi donnée dans la *Raccolta Colombiana, Fonti*, vol. II, n° 83, p. 183.

retour des deux navires que commandaient La Cosa et Vespuce, il y avait déjà plusieurs mois que ces navires étaient arrivés, car, ainsi qu'on la vu, en août 1506, Vespuce était en Espagne. Cela est toutefois possible ; mais nous nous heurtons à une difficulté plus grande, si Vespuce fit ce cinquième voyage avec La Cosa. C'est en 1504 que ce dernier partit pour le Darien, alors appelé Uraba¹. Or, en septembre 1504, Vespuce était à Lisbonne, et de février à juin 1505, il était en Espagne. Il n'a donc pu s'embarquer pour un long voyage ni en 1504 ni avant juin 1505, date à laquelle La Cosa était en route depuis plusieurs mois. De plus, La Cosa partit avec quatre navires et l'expédition dont parle Vianello n'en avait que deux. Enfin, les documents nomment plusieurs des compagnons de La Cosa à ce voyage, et Vespuce n'est pas du nombre. Il est donc certain qu'aucune expédition conduite par Vespuce et par La Cosa n'est rentrée en Espagne à la fin de l'année 1506.

Cependant, comme il est inadmissible qu'un agent diplomatique ait entretenu son gouvernement d'une entreprise maritime qui n'aurait pas eu lieu, on doit supposer qu'il s'est trompé en associant Vespuce à l'expédition de La Cosa, qui se termine en 1506, expédition à laquelle on doit affirmer que notre Florentin n'a pu prendre aucune part, à moins qu'on ne tienne pour erronés les documents authentiques qui constatent sa présence au Portugalet en Espagne pendant le temps même que La Cosa traversait les mers et explorait la région du Darien².

Luigi Hugues, qui reconnaît qu'il est impossible que Vespuce ait été le compagnon de La Cosa dans l'expédition de 1504-1506, croit que rien ne s'oppose à admettre que c'est dans l'expédition de 1507-1508 qu'il fut associé au célèbre pilote de Colomb. Ce serait là son cinquième voyage. Il aurait commandé l'une des deux caravelles qui composaient cette expédition, *La Pinta*, et La Cosa l'autre, appelée *Huelva*. Les pilotes auraient été Martin de los Reyes et Juan Correa. Le savant professeur voit une confirmation de cette supposition dans le fait que Vespuce fut nommé pilote major en mars 1508 et La Cosa confirmé dans sa charge d'alguazil major d'Uraba en juin de la même année³. Assurément rien, chronologiquement, ne s'oppose à cela, mais assurément aussi il faut alors mettre de côté la

1. NAVARRETE, *Viages*, III, p. 409. Lettre de la reine du 7 septembre 1503 ; voyez aussi p. 461 et HUMBOLDT, *Examen critique*, IV, p. 128.

2. Voyez ce que dit Humboldt de l'erreur qu'a pu commettre Vianello dans cette circonstance (*Examen critique*, vol. V, p. 163-166).

3. HUGUES (L), *Amerigo Vespucci*, in *Raccolta Colombiana*, part V, vol. II, p. 132. Dans une communication qu'il fit au 3^e Congrès de Géographie, Hugues avait exprimé une autre opinion. Varnhagen pense comme lui que Vespuce pu faire un cinquième voyage de 1507 à 1508 (*Amerigo Vespucci*, p. 117).

lettre de Vianello, qui n'a pu parler en décembre 1506 ou même en décembre 1507, comme on a suggéré de lire, d'une expédition qui n'est rentrée en Espagne qu'en 1508.

Un sixième voyage a été attribué à Vespuce, d'après les termes de deux courtes dépêches écrites en 1508 par Francesco de Corner ou Cornaro, ambassadeur de Venise en Espagne, qui dit qu'on préparait alors dans ce pays une importante expédition aux Moluques, dont le commandement devait être confié à notre Florentin¹. C'est la seule indication que nous ayons à ce sujet, et Harrisse a probablement raison de dire que Corner a voulu parler de l'expédition mentionnée plus haut, que les représentations du Portugal firent échouer².

IX

DROITURE ET COMPÉTENCE DE VESPUCE.

L'esquisse qui précède de la vie de Vespuce le montre, comme tout ce que nous savons de lui, sous un jour favorable. Il eut l'estime de tous ceux au service desquels il consacra son temps et ses aptitudes, ainsi que l'amitié de plusieurs d'entre eux. Il ne paraît pas avoir navigué avant son voyage de 1497-98. Cependant, on ne peut mettre en doute qu'il eût de sérieuses connaissances cosmographiques et nautiques. S'il n'avait pas été versé dans ces sciences, les rois de Portugal et de Castille ne se seraient pas disputé son concours et on ne lui aurait pas donné dans ce dernier pays le poste important de pilote major, auquel incombait à l'époque une grande responsabilité.

Rien dans ses relations ne trahit l'incompétence nautique ; elles montrent au contraire, mieux que toutes celles du temps que nous possédons, le savoir réel de leur auteur en cette matière. Elles laissent voir, il est vrai, une confiance en soi-même qui n'est peut-être pas exempte de prétention, mais quel est le voyageur qui n'eut pas cette faiblesse ! Elles donnent certainement l'impression de la sincérité, et si on les lit sans l'arrière-pensée qu'elles sont mensongères, on n'y trouvera rien qui puisse les mettre en suspicion.

1. Ces dépêches, signalées par Rawdon Brown à Harrisse, furent insérées par lui dans ses *Additions* à sa *Bibliotheca Americana*, p. xxvii. Elles ont été reproduites par Berchet dans la *Raccolta Colombiana, Fonti italiane*, vol. I, nos XIII et XIV. Cornaro ou Corner était le successeur de Vianello.

2. *The Discovery*..., p. 743.

Bien différent de Colomb, qui rappelle à chaque instant les grands services qu'il a rendus aux souverains, les vastes territoires dont il leur a assuré la possession, l'or qu'il leur a fait gagner, il ne parle de ce qu'il a fait qu'en termes très simples et constate à peine l'importance de ses découvertes. Ce sont là, assurément, des traits qui inspirent confiance et qui éloignent toute idée de fraude dans ses récits ou de duplicité dans ses actes.

S'il est vrai, ainsi qu'on l'a justement fait remarquer, que ni les documents espagnols ni ceux du Portugal ne mentionnent Vespuce comme ayant été chargé d'aucune exploration maritime, il ne résulte pas de là que les expéditions dont il parle soient inventées. Dans aucun de ses écrits, il ne se met au premier plan ; il laisse voir certainement que son rôle était important, mais cela ne saurait lui être justement reproché, car il était en réalité le premier ou l'un des premiers cosmographes de son temps, et s'il n'a jamais commandé en chef, il a certainement pris une part considérable à la direction des entreprises maritimes pour lesquelles on s'était assuré son concours.

On lui a reproché d'avoir tu les noms de ceux avec lesquels il fit les voyages et les découvertes dont il parle, afin d'échapper au contrôle de ses assertions ; mais ce contrôle a pu s'exercer facilement, car, lorsqu'il mourut, ses relations avaient déjà été imprimées une dizaine de fois et étaient répandues dans toute l'Europe. Elles n'ont été contredites, cependant, que par Las Casas, qui, comme on l'a vu ci-dessus, ne connaissait qu'un texte inexact de Vespuce.

Remarquons, d'ailleurs, qu'on est parvenu à déterminer assez exactement les noms de ses compagnons et que pas plus ceux-là que d'autres ne l'ont accusé de mauvaise foi.

X

IMPORTANCE DES DÉCOUVERTES DE VESPUCE.

Laissons de côté ces spéculations oiseuses sur le rang plus ou moins élevé que Vespuce eut dans les expéditions dont il fit partie à un titre quelconque ; elles n'ont aucun intérêt scientifique. L'essentiel est que ces expéditions ont réellement eu lieu dans les conditions qu'il décrit ; que, seul, il revendique comme ayant été faites sous sa direction, ou d'après ses conseils, les découvertes qu'on leur doit, découvertes dont témoignent les cartes du temps, et que personne, parmi les contemporains, adversaires, ennemis ou indifférents, ne les lui conteste.

L'importance de ces découvertes est plus grande qu'on ne le croit généralement.

Vespuce est celui de tous les navigateurs de l'ère des découvertes américaines qui a reconnu la plus longue étendue de côtes du Nouveau Monde. A son premier voyage, il parcourut la partie comprise entre le cap de Honduras ou celui de Gracias-à-Dios et la péninsule de la Floride ou peut-être la Géorgie. A sa deuxième exploration il reconnut la côte s'étendant du cap Saint Roque au golfe de Venezuela en remontant vers le N. O. Le troisième voyage fut entièrement consacré à la région du Brésil dont la côte fut suivie depuis le cap Saint-Roque jusque vers la Plata. Enfin, à la dernière de ses quatre navigations authentiques, il revisita une partie de la région qu'il avait déjà explorée au voyage précédent. Ainsi, à l'exception d'une partie de l'Amérique centrale, du Venezuela, de l'extrémité méridionale du continent, ainsi que son extrémité septentrionale, de la côte des États-Unis au nord de la Géorgie et de celle du Canada, Vespuce a reconnu le littoral entier de la partie du monde qui porte aujourd'hui son nom.

Vespuce a non seulement devancé Colomb dans la découverte de la terre ferme, il en a deviné le véritable caractère, alors que le grand Génois lui-même commettait l'erreur incroyable de soutenir, après quatre voyages sur les lieux, qu'il avait atteint les extrémités de l'Asie, dont cependant il était encore séparé par 140 degrés, c'est-à dire par le double de la distance qu'il avait franchie !

Cette singulière illusion qui ne pouvait, naître que dans une intelligence étrangère aux principes fondamentaux de la cosmographie telle quelle était alors enseignée, ne troubla jamais Vespuce, et il a fallu recourir à des documents apocryphes ou à des textes falsifiés pour la lui attribuer. On ne trouve pas un mot dans ses récits authentiques qui permette de dire qu'à aucun moment de sa carrière il crut que les régions nouvellement reconnues à l'Ouest fissent partie de l'Asie ou fussent à proximité. En cela il fut supérieur à Colomb. La constatation qu'il existait des terres au delà des Antilles qui n'étaient pas l'Asie et qui formaient un Monde Nouveau appartient bien à Vespuce, et lors même qu'il serait démontré que son premier voyage est fictif, cela ne lui enlèverait pas le mérite d'avoir formulé le premier cette grande idée. Remarquons, en effet, que c'est dans son *Mundus Novus*, écrit en 1502 ou en 1503 au plus tard, que Vespuce a affirmé nettement et à différentes reprises, que les régions nouvellement découvertes formaient un monde autre que celui de l'Asie, connu de toute antiquité. Que ce soit alors seulement et non à son voyage contesté de 1497-1498, ou à sa seconde exploration, comme il le dit, qu'il arriva à cette conviction, toujours est-il qu'il l'exprime d'abord en 1502 ou 1503,

puis dans sa lettre du 4 septembre 1504, et qu'à cette époque, personne encore n'avait écrit pareille chose. On est donc fondé à dire que, même en supprimant complètement le premier voyage de Vespuce, le mérite d'avoir deviné le véritable caractère des terres que Colomb prenait pour l'Asie appartient en propre à l'auteur du *Mundus Novus*. Et tant qu'on n'aura pas découvert quelque document ou quelque témoignage qui lui enlève la priorité de cette conception géniale, on ne pourra lui ravir l'honneur auquel il prétendait et le faire descendre de la place élevée que les investigations d'une critique impartiale obligent à lui assigner.

Il faut ici ouvrir une parenthèse, pour dire quelques mots de la célèbre carte de La Cosa, qui date de 1500, et que quelques auteurs ont considérée comme montrant que, dès cette époque, son auteur savait que les nouvelles régions étaient distinctes de l'Asie. Si cette supposition est fondée, c'est au pilote de Colomb et non à Vespuce qu'appartient la priorité de la constatation de ce fait important. Voyons si l'examen des documents confirme cette manière de voir. La carte de La Cosa est un planisphère dont l'objet est de représenter le monde entier, tel qu'il était connu à la date de sa confection, c'est-à-dire en 1500. Si son auteur croyait à l'existence d'un nouveau continent, différent de celui qu'on connaissait avant les découvertes de Colomb, ce continent doit figurer d'une manière bien nette, car, dans un document de ce genre, un fait de cette importance géographique ne se démontre que par un tracé graphique qui ne puisse laisser place à aucun doute. Or tel n'est pas le cas ; si la ligne de côtes que montre la carte à l'Ouest des Antilles est celle d'un Monde Nouveau, comme on l'a dit, nous devons trouver le littoral asiatique plus loin, ainsi que l'indication de l'espace maritime séparant les deux continents, car, remarquons-le bien, les deux choses ne vont pas l'une sans l'autre. On ne peut pas imaginer l'existence d'un continent placé entre les extrémités occidentales du Vieux Monde et ses extrémités orientales, sans imaginer en même temps l'existence d'un océan autre que l'Atlantique s'étendant au delà du Monde Nouveau supposé. Eh bien ! non seulement la carte de La Cosa ne montre rien de semblable, mais elle donne une indication toute contraire, puisque elle est coupée, à l'Est, au milieu de l'Inde, de sorte que toute la partie orientale de l'Asie manquerait au planisphère, si ce n'est pas celle-là même qui figure à l'autre bout de la carte, à l'Ouest des Antilles.

On ne saurait donc trouver dans la célèbre carte de La Cosa aucun motif de croire que ce cosmographe avait conçu avant Vespuce l'idée que tout ou partie des nouvelles régions n'appartenait pas à l'Asie. Les cartes de Cantino, de Canerio et celle connue sous le nom de Kuntsmann n° 3, qui sont les plus anciennes que nous ayons après celle de La Cosa, motivent une observation du même genre. On sait qu'outre la partie méridionale

du Nouveau Monde ces cartes représentent le littoral oriental de l'Amérique du Nord depuis le Grönland jusqu'au Honduras ou à peu près, c'est-à-dire depuis le 63^e parallèle Nord environ, jusque vers le 15^e. Laissons de côté la question de savoir si, dans la pensée de ces cartographes, ce littoral était celui de l'Asie, toujours est-il que les côtes dont ils dessinent approximativement les contours sont celles de contrées appartenant à ces régions nouvelles que l'on venait de découvrir et que nous savons aujourd'hui être l'Amérique. D'où pouvait venir à ces cartographes, en 1502, la connaissance de l'existence de cette partie du Nouveau Monde et de la forme relativement exacte qu'ils lui donnent ? A cette époque, les Cabot, les Cortereal et Vespuce étaient les seuls navigateurs qui eussent parcouru une partie du littoral de cette région ; mais ni les Cabot, ni les Cortereal n'étaient descendus jusqu'à la Floride et n'avaient pénétré dans le golfe du Mexique, Vespuce, au contraire, assurait avoir reconnu tout ce littoral et il était au service du Portugal quand Cantino et son copiste Canerio préparaient leur carte. Pourquoi dès lors chercher ailleurs que chez lui l'origine des informations données par ces cartes ? On peut donc avancer que le témoignage des cartes du temps confirme les assertions de Vespuce.

Notre Florentin comprit-il que la vaste étendue de cette côte qu'il avait longée se prolongeait sans interruption en formant le littoral d'un seul continent ? On peut se le demander. Vespuce dit, en effet, dans sa première relation, qu'après avoir navigué à l'Ouest pendant un certain nombre de jours, il atteignit une terre inconnue qu'il jugea être continentale¹, et qui se trouva être réellement une partie de l'Amérique centrale. Quand il donne la relation de son second voyage, entrepris peu après pour explorer une région voisine de la première, il maintient son opinion que les côtes qu'il reconnut alors appartenaient à la terre ferme².

Dans la partie de ses quatre relations consacrée à son troisième voyage, il omet de dire que la région parcourue alors était cette même terre continentale qu'il avait déjà vue deux fois, mais dans son *Mundus Novus*, qui est relatif à cette troisième navigation, il s'explique très nettement à cet égard, car il commence par rappeler qu'il a déjà donné des renseignements sur les terres que lui et ses compagnons ont cherchées et trouvées pré-

1. *Una terra che la giudicamo essere terra ferma* (Lettera.. fac-simile Quaritch fol. a, ii, verso). Le latin de la *Cosmographie Introductio*, porte : *terræ cuidam applicavimus, quam firmam fore existimavimus* (fac-simile de Wieser, fol. 46).

2. *...Fumo a tenere ad una nuova terra e la giudicamo essere terra firma* (Lettera, fac-simile Quaritch, fol. b. iii recto).

... *Terram quandam novam tandem tenuimus, quam quidem firmam existere censuimus* (Fac-simile Wieser, iij recto).

cédemment : terres, ajoute-t-il, qu'il est permis d'appeler Monde Nouveau, expression qui se retrouve plusieurs fois sous sa plume ¹.

Il semble donc que Vespuce eut tout d'abord la vision bien nette que ce n'est pas seulement la partie que nous appelons aujourd'hui Amérique du Sud qui formait un Monde Nouveau, mais que toute l'étendue de la côte qu'il avait suivie à ses différents voyages appartenait à la même formation continentale. Il est évident, cependant, qu'il ne s'arrêta pas à cette idée et qu'après mûres réflexions ou peut-être plus amples informations, il finit par croire que l'Amérique du Sud seule devait être considérée comme un continent distinct de celui auquel Colomb avait abordé.

C'est cette conception qu'il fit partager au monde. Les cartes de Cantino, de Canerio et celles dites de Kunstmann, qui sont toutes quatre de 1502, celle de Ruysch du Ptolémée de 1508, qui est la première carte gravée où figure une partie des nouvelles régions, les publications de Saint-Dié en 1507, avec les cartes de Waldseemüller qui les accompagnaient et d'autres qu'il serait facile de citer témoignent du fait. L'influence de Vespuce sur la cartographie et la conception géographique du temps fut donc bien plus grande que celle de Colomb. La thèse de celui-ci, qu'il avait mis à la voile en 1492 pour aller aux Indes par une nouvelle voie et qu'il y était allé, ne trouva que des oreilles incrédules. A part celle de La Cosa, il n'y a pas de cartes postérieures au retour de Colomb en 1493 montrant le monde comme il croyait avoir constaté qu'il était, tandis qu'il en a un grand nombre traduisant la conception de Vespuce. Ce dernier se trompait en coupant par le milieu la grande formation continentale de l'hémisphère occidental et en faisant de sa partie australe une île ; mais cette conception était bien plus près de la vérité que celle de Colomb, qui restait purement chimérique. Chaque découverte nouvelle à l'Ouest modifiait la forme et l'étendue du Monde Nouveau de Vespuce, mais le laissait subsister et le rapprochait de plus en plus de la réalité, tandis que celles de Colomb s'effaçaient rapidement et n'ont guère laissé de traces cartographiques.

Les relations de Vespuce donnent lieu à une autre remarque qu'il faut noter. C'est que, contrairement à Colomb, qui, tout en peignant les indigènes des îles nouvelles comme des gens naïfs, innocents, doués de vertus angéliques, croyait néanmoins aux hommes à queue, aux sirènes et à des îles habitées par des femmes seules, lui, Vespuce, ne commet aucune

1. *Quasque novum mundum appellare licet*. Premier paragraphe de toutes les éditions latine du *Mundus Novus*. Plus loin il reproduit cette assertion sous différentes formes : « J'ai découvert un continent », « ce que j'ai vu dans ce Monde Nouveau » ; « nous avons reconnu que cette terre était un continent ». « Une partie de ce nouveau continent. »

de ces erreurs. Il décrit les Indiens tels qu'ils sont réellement, c'est-à-dire barbares, grossiers, cruels et superstitieux. Il paie cependant son tribut à la crédulité du temps et à la croyance au merveilleux si généralement répandue au moyen âge, quand il parle d'hommes à stature gigantesque et de femmes douées d'une longévité extraordinaire, mais ces traits sont exceptionnels chez lui et en général ses descriptions et ses peintures ne sont pas en contradiction avec celles des voyageurs plus récents et en position d'être mieux renseignés. Il y a là une preuve d'esprit d'observation et de bon jugement, qui est tout à l'honneur de ce navigateur si souvent mal compris et injustement censuré.

XI

ACCUSATEURS ET DÉFENSEURS DE VESPUCE.

Dans les paragraphes précédents, on a vu que la grande croisade prêchée contre Vespuce prend sa source dans la croyance que le navigateur florentin prétendait avoir découvert Paria avant Colomb, alors que jamais rien de semblable n'est sorti de sa plume. Mais ce n'est que de nos jours qu'on a vu la source de cette erreur, et, pendant trois siècles, on s'est plu à accabler Vespuce des reproches les moins mérités. Inaugurée par Las Casas ¹, cette campagne a été continuée par Herrera ², et nombre d'auteurs du xvi^e et du xvii^e siècle, comme le cosmographe Schoner, le théologien Servet, le jurisconsulte Solorzano, le jésuite Pedro Simon et d'autres y ont apporté leur collaboration inconsidérée, sans ajouter d'ailleurs aucun fait nouveau à ceux qu'avaient mentionnés Las Casas.

Plus tard, les écrivains se sont bornés à répéter ce que leurs prédécesseurs avaient dit, et l'on vit le père Cazal, Tiraboschi, Charlevoix, Navarrete, Robertson, Muñoz et Washington Irving s'inscrire successivement en faux contre la plupart des assertions de Vespuce. Mais c'est de notre temps que les attaques les plus vives et les moins justifiées ont été dirigées contre cet honorable navigateur, dont l'existence laborieuse, tranquille et relativement obscure ne laisse prise à aucune critique fondée.

Santarem a écrit un volume pour démontrer qu'il était un imposteur ³.

1. L'évêque de Chiapas a longuement parlé des mensonges de Vespuce. Les chapitres 140 et 144 à 149 de son livre I sont entièrement consacrés au navigateur Florentin et à Ojeda, au voyage duquel il veut montrer que Vespuce a emprunté les éléments du récit de sa première navigation.

2. *Historia*, déc. I, livr. III, ch. II et VI.

3. *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce et*

Marcou lui a fait le singulier reproche d'avoir changé son nom pour le faire donner au Nouveau Monde¹ et Sir Clements Markham, que Major avait devancé dans cette voie², a enrichi la collection Hakluyt d'un volume, où avec son grand savoir, si mal employé dans la circonstance, et son habile dialectique, tout ce qu'a dit Vespuce est dénaturé à son détriment³.

Il est vrai que l'injustice de ces attaques a provoqué une réaction salutaire, qui a remis les choses à leur place ou à peu près. Les défenseurs de Vespuce n'ont pas manqué, et ils n'ont pas craint de montrer où était la vérité, car il faut du courage pour combattre des opinions accréditées de longue date et qui semblent si bien justifiées qu'on regarde comme inutile de les examiner à nouveau.

Les auteurs espagnols et portugais du xvi^e siècle s'occupèrent peu de Vespuce. Oviedo, Galvano, Damien de Goes, Barros, Castanheda et Osorius ne le nomment pas. C'est là un fait très curieux, difficilement explicable, dont les critiques de Vespuce s'efforcent de tirer grand parti. Mais s'il est étrange que ces auteurs n'aient pas mentionné les voyages de ce navigateur, il n'est pas moins surprenant qu'aucun d'eux n'ait jugé à propos de contredire ses assertions, qui avaient reçu la plus grande publicité.

ses voyages, par le vicomte de Santarem. Paris, Arthur Bertrand S. d. (1842) in-8°, pp. xvi-284.

Cet ouvrage se compose d'un mémoire que l'auteur avait envoyé à Navarrete, et que celui-ci a publié au tome III des *Viages*, doc. n° XV, d'additions à ce mémoire, insérées d'abord dans le *Bulletin de la société de géographie* des années 1835, 1836 et 1837, et d'une suite à ces additions. L'auteur s'attache surtout à énumérer les auteurs qui n'ont pas connu Vespuce et à montrer qu'il n'a découvert ni le continent avant Colomb, ni le Brésil avant les Portugais.

1. *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, par Jules Marcou (Paris, Société de Géographie, 1888, in-8°, pp. 85).

2. *The life of Prince Henry of Portugal surnamed the Navigator...* by Richard Henry Major. Londres, Ascher et C^{ie}, 1868, in-8°, pp. LIII-487. Voyez pages 366-388. Major toutefois se montre bien plus réservé que Markham.

3. *The letters of Amerigo Vespucci and other documents illustrative of his career translated with notes and an introduction*, by Clements R. Markham, Londres, Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. XLIV-121.

Ce volume est une collection des Relations de Vespuce et de quelques documents le concernant, parmi lesquels les passages où Las Casas a si vivement pris à parti le navigateur florentin tiennent une grande place. Dans l'introduction, l'auteur, passant en revue la vie de Vespuce, le représente comme n'étant ni cosmographe, ni navigateur. Il était simplement fournisseur de viande de boucherie pour les navires qu'équipait Bérardi, le grand armateur de Séville. Mais il avait le défaut d'être menteur, jaloux, envieux, présomptueux et ingrat. Il faut lire cette introduction pour voir jusqu'à quel point d'honnêtes documents peuvent se prêter à d'outrageantes interprétations.

D'un autre côté, Pierre Martyr, qui vivait dans un milieu où on ne pouvait rien ignorer des faits concernant notre explorateur, parle avec éloge de ses connaissances en astronomie nautique, ainsi que de son habileté comme marin ¹, et Gomara, faisant allusion aux critiques de Servet mentionnées plus haut, dit qu'il y en a qui se plaisent à noircir la réputation du Florentin ². Ce n'est qu'au xviii^e siècle qu'on entreprit sérieusement de réviser le procès fait à Vespuce. En 1743, Bandini, attacha le grelot ³. Il réunit les textes et les fit précéder d'une notice critique qui commença à ouvrir les yeux, jusqu'alors fermés à l'évidence même. Malheureusement Bandini avait accueilli quelques textes frelatés ou apocryphes, qui firent tort à sa thèse, que Canovai reprit en 1788 avec plus de succès. Son éloge de Vespuce, écrit avec élégance et sur un ton assez vif, provoqua un déluge de pièces pour et contre son héros ⁴.

Ne pouvant entrer ici dans de plus amples détails sur cette longue controverse et sur toutes les publications auxquelles elle a donné lieu, nous nous bornons à dire qu'elle fut reprise avec éclat quand Humboldt publia les deux derniers volumes de son admirable *Histoire de la géographie du*

1. Parlant de Jean Vespuce, neveu d'Americ, Martyr dit qu'il avait hérité de son oncle une grande habileté dans l'art de la navigation et le calcul des positions (*De Orbe Novo*, déc. II, ch. vii). Plus loin il dit de Vespuce «que c'est un homme très versé dans cet art [la cartographie] et qui, sous les auspices et aux frais des Portugais, a dépassé de plusieurs degrés la ligne équinoxiale (*Ibid.*, ch. x).

2. Il s'agit des deux Ptolémée de 1533 et de 1541 édités à Lyon par le malheureux Michel Servet. Dans ce même passage, Gomara écrit que Vespuce assure qu'il a navigué jusqu'à 40 degrés au delà de la ligne. Je crois, ajoute-t-il, qu'il a beaucoup navigué (*La Historia*, ch. lxxxvii, fol. 115 recto, édit. de 1554).

3. *Vita e lettera di Amerigo Vespucci, gentiluomo Fiorentino, raccolta e illustrata dall'Abbate Angelo Maria Bandini*. Florence, 1743, petit in-4^o, pp. lxxvi-128, un feuillet d'errata, frontispice illustré, tableau généalogique.

Les feuillets paginés en chiffres romains contiennent la vie de Vespuce. Les lettres reproduites sont les suivantes :

1) Version italienne des quatre navigations, d'après un exemplaire ayant appartenu à Baccio-Valori, qui devait différer du texte de la Lettera de 1505 à 1506, à moins que ce ne soit Bandini qui ait pris la liberté de le modifier, ce qui est fort possible.

2) Une lettre relative au 2^{me} voyage, qui vient des papiers de Vaglianti et qui est évidemment apocryphe.

3) Une relation des voyages de Gama de 1497 qui est attribuée à Vespuce, mais qu'on a reconnue être de Girolamo Serrigi.

4) Une version italienne du *Mundus Novus*, empruntée à Ramusio.

4. *Elogio d'Amerigo Vespucci, che ha riportato il premio della nobile Accademia Etrusca di Cortona nel dì 13 d'ottobre dell'anno 1788. Con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore*. Florence 1788, in-4, pp. viii-80, portrait.

Réimprimé plusieurs fois, traduit en anglais par Lester, *Life and Voyages... of Vespucci*. New-York, 1853.

Nouveau Continent, qui sont entièrement consacrés à Vespuce ¹. Éclairé par un sens critique presque toujours infaillible et par son érudition qui était immense, il vit bien que Vespuce était calomnié, mais, trompé par des assertions inexactes de Munoz et par le texte latin des quatre navigations de la *Cosmographiæ Introductio*, qui est rempli d'erreurs, il ne put aller jusqu'où il aurait été certainement, s'il avait connu le texte italien original de la *Lettera*. Son étude fit néanmoins la lumière sur nombre de points et lorsque Santarem, qui s'en tenait imperturbablement aux vieilles accusations portées contre Vespuce, voulut les produire de nouveau, il trouva dans Varnhagen, diplomate brésilien, admirablement armé pour soutenir cette discussion, un adversaire dont les coups répétés mirent fin pour un bon moment à toute polémique à ce sujet ². Elle ne fut reprise que longtemps après, par l'éminent président de la société Hakluyt, Clements R. Markham, qui réédita avec habileté toutes les vieilles histoires imaginées pour faire tort à Vespuce, mais qui trouva dans Harrisse un impitoyable critique ³.

1. Le titre donné ci-dessus est le faux titre. L'ouvrage est véritablement intitulé *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique au XV^e et au XVI^e siècles*, par Alexandre de Humboldt. Paris, Gide, 1836-1839, 5 vol. in-8°, cartes.

C'est l'édition ordinaire identique à celle grand in-folio, avec atlas également in-folio, qui parut chez le même éditeur en 1834. Il devrait y avoir une suite, qui ne fut jamais publiée.

2. On a de Varnhagen quatre grosses plaquettes in-folio sur Vespuce, qui contiennent toutes les pièces relatives à la question :

1^o *Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits, même les moins authentiques, sa vie et ses navigations, avec une carte indiquant les routes*, par F. A. Varnhagen. Lima, 1865, in-fol. 120 pp.

2^o *Le premier voyage de Vespucci définitivement expliqué dans ses détails*. Vienne, 1869, in-fol. pp. 50.

3^o *Nouvelles recherches sur les derniers voyages du navigateur florentin et le reste des documents et éclaircissements sur lui, avec les textes dans les mêmes langues qu'ils ont été écrits*. Vienne, 1870, in-fol., pp. 58, carte des *Terre nove* du Ptolémée de 1513.

4^o *Ainda Amerigo Vespucci : novos estudos e achegas, especialmente em favor da interpretação dada a sua 1^a Viagem em 1497-98, as costas do Yucatan e golfo Mexicano*. Vienne, 1874, in-fol., pp. 8, carte de Ruysch de 1508.

Il faut ajouter à ces quatre ouvrages, les deux petits mémoires suivants refondus en partie dans les publications in-folio.

Vespuce et son premier voyage, Paris, 1858, in-8°, pp. 31, fac-similé.

Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, comprenant des éclaircissements nouveaux sur le second voyage de Vespuce, etc. etc. Paris, Martinet, 1858, in-8°, pp. 70, carte.

3. Harrisse se proposait de faire un travail complet sur Vespuce et il avait réuni dans ce but de nombreux documents, entre autres une correspondance très longue de

Depuis lors, la question a changé de caractère. Les travaux considérables d'Uzielli, qui s'était consacré avec ardeur à la réhabilitation du malheureux Florentin¹, et la sévère analyse critique de tous les éléments de la controverse par Fiske, dans son admirable *Histoire de la découverte de l'Amérique*², ne permettent plus d'incriminer les assertions et les actes de Vespuce avec la légèreté inconsciente dont témoignent tant d'ouvrages antérieurs à ceux-là³.

En somme, les accusations sérieuses portées contre Vespuce sont uniquement basées : 1° sur la supposition erronée qu'il prétendait avoir découvert la région de Paria avant Colomb ; 2° sur la supposition également erronée que des documents constataient sa présence en Espagne à l'époque

notre navigateur avec les Médicis. Les circonstances ne lui ont pas permis de donner suite à ce dessein. Mais dans plusieurs de ses ouvrages il a parlé de Vespuce et, sans trancher les questions soulevées à son sujet, il a laissé voir qu'il n'était pas de ceux qui prendraient parti contre lui. Voyez particulièrement le chapitre *The Vespuccian data*, dans sa *Discovery of North America*, pp. 333-332, et l'article *Vespuccius* dans les *Biographical notes* du même ouvrage. On trouvera sa critique de Markham dans l'ouvrage suivant : *Americus Vespuccius : A critical and documentary Review of two recent english Books concerning that navigator*. Londres, B. F. Stevens, 1895, in-8°. Le premier des deux livres examinés dans cet ouvrage est celui de Markham, le second celui de Coote mentionné précédemment.

1. Uzielli a écrit plusieurs intéressants mémoires sur Vespuce qui sont insérés dans les comptes rendus des divers congrès historiques et géographiques auxquels il prenait part. Mais il avait laborieusement préparé une importante collection qui devait comprendre tous les textes relatifs à Vespuce avec fac-similés, variantes et commentaires critiques, qui n'a pu voir le jour à cause des grands frais que sa publication entraînait. Cependant, à l'occasion du 4^{me} centenaire de Toscanelli et de Vespuce, l'ouvrage suivant, qui devait faire partie de cette collection, a été publié :

Vita di Amerigo Vespucci scritta da Angello Maria Bandini con le postille inedite dell'autore, illustrata e commentata da GUSTAVO UZIELLI. Bibliografia delle opere concernante Paolo Toscanelli ed Amerigo Vespucci, per Giuseppe FUMAGALLI. Florence, 1899, in-fol. 136 pp. avec un beau frontispice.

2. *The Discovery of America, with some account of ancient America and the spanish conquest*, by JOHN FISKE, en 2 volumes. Boston et New-York, Houghton, Mifflin et Cie, 1892, 2 vol. in-8° avec illustrations cartographiques.

Ouvrage de premier ordre, la meilleure histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique qui existe. La partie intitulée *Mundus Novus*, qui occupe les pages 1-212 du vol. II, est relative à Vespuce et aux conséquences historiques et géographiques de ses explorations.

3. Mentionnons encore parmi les défenseurs modernes de Vespuce, THACHER, qui a écrit un livre important sur le navigateur florentin : *The continent of America, its discovery and its baptism*, . . . New-York, W. E. Benjamin 1896. In-fol. planches et fac-similé, et le célèbre libraire anglais Bernard QUARITCH, qui a publié à grands frais un fac-similé de l'édition originale des quatre navigations de Vespuce, avec traduction et notes explicatives très compétentes.

même où il assure avoir fait ses deux premiers voyages ; et 3° sur la croyance qu'il avait agi de manière à faire attribuer son nom à l'Amérique. On sait aujourd'hui qu'aucun de ces griefs n'est justifié, et si quelques auteurs, attardés dans les anciennes voies, doutent encore de la réalité et de l'importance des voyages de Vespuce, personne ne voit plus en lui le fourbe sous les traits duquel on se plaisait autrefois à le peindre, et on ne s'étonne plus de lui voir élever des statues à côté de celles de Colomb.

XII

VESPUCE ET COLOMB

On peut avancer, sans aucune exagération, que la plupart, sinon toutes ces injustes critiques de l'œuvre de Vespuce furent inspirées surtout par la crainte chimérique que, si les découvertes qu'il revendiquait étaient véritables, Colomb en serait diminué. Rien n'est moins vrai.

L'œuvre de Colomb est bien distincte de celle de Vespuce. Le grand Génois avait découvert un groupe considérable d'îles que tout le monde regardait alors comme indépendantes de toute attache continentale, et prétendait avoir atteint les extrémités orientales de l'Asie. Le Florentin n'avait aucune prétention de ce genre. Il savait que la longue ligne des côtes qu'il avait reconnues n'était point celle de l'Asie, et il ne revendiquait pas l'honneur d'avoir touché avant Colomb au grand continent occidental, quoique lui et ceux qui l'avaient accompagné à son premier voyage pussent le faire ; sa seule prétention était d'avoir constaté l'existence d'une grande terre continentale qui s'étendait au Sud de celles auxquelles Colomb avait abordé à ses deux derniers voyages, et qui lui paraissait en être entièrement séparée.

Aujourd'hui que nous avons pénétré le secret de la constitution géologique des terres de l'hémisphère occidental, nous savons que les Antilles ne sont qu'une dépendance de la grande masse territoriale qui s'étend à l'Ouest ; mais, au lendemain de la découverte, cette vérité scientifique n'apparaissait pas encore à tous et les grandes îles de l'Atlantique étaient considérées comme une formation distincte du continent. Sans doute celui qui avait trouvé le chemin de ces îles avait montré la route qui devait conduire à la terre ferme et, à ce titre, Colomb était bien le véritable découvreur du Nouveau Monde, quoiqu'il ignorât toujours sa découverte. Mais, dans le vaste enchaînement des choses de ce monde où tout se tient, il n'est pas toujours facile de marquer où commence et où s'arrête l'œuvre de ceux qui entreprennent de nous dévoiler les mystères de la

nature. Si la découverte de Vespuce n'aurait pu avoir lieu sans celle de Colomb, la découverte de ce dernier lui-même ne se serait pas faite sans celles de ses prédécesseurs. On est toujours le continuateur de quelqu'un et seul le temps peut faire le juste départ de ce qui appartient légitimement aux uns et aux autres.

L'œuvre de Vespuce est considérable. Il n'a pas seulement précédé Colomb au Nouveau Monde ; il est encore le premier qui ait reconnu que ce Monde Nouveau n'était pas l'Asie ; avant tout autre il a vu qu'il pouvait être contourné et que c'était en prenant cette route qu'on pourrait arriver aux Indes. Ses prétentions, telles qu'elles résultent de ses relations authentiques, étaient donc légitimes, et c'est ainsi qu'en jugèrent les contemporains. En effet, les navigateurs et pilotes dont il avait été le compagnon ou le collaborateur, les grands personnages avec lesquels il s'était trouvé en rapports personnels, comme les rois Ferdinand et Manoel, le gonfalonier Soderini et le duc René ; les quatre Colomb : Christophe, Barthélemy, Diego et Fernand ; les pilotes La Cosa, Ojeda, Pinzon et Roldan, pour ne citer que ceux-là, étaient vivants lorsque parurent, en latin, en italien, en français et en allemand, les relations de Vespuce, et pas un de ceux qu'il mettait en cause ou qu'il lésait dans leurs droits, si ce qu'il disait était faux, ne se leva pour le contredire et pour flétrir son imposture.

Enfin, le plus intéressé de tous a rétabli la vérité, si elle était méconnue à son détriment : Colomb lui-même honorait Vespuce de son amitié et remarque qu'on ne lui rendait pas justice¹. Le fils du grand Génois, Fernand, qui fut son biographe, a une attitude qui serait bien extraordinaire, si Vespuce s'était posé en rival de son père ou s'il avait été considéré comme tel. Lui, qui possédait dans sa fameuse bibliothèque un exemplaire du *Mundus Novus* ainsi que la *Cosmographiæ Introductio*, qu'il a lue et annotée, ne se formalise ni ne s'étonne des assertions qu'on y trouve², alors qu'il s'emporte en invectives offensantes contre Giustiniani, dont le seul tort avait été de noter l'origine plébéienne de son père³.

Ces considérations autorisent la conclusion que l'attribution du nom de

1. Lettre de Colomb à son fils Diégo en date du 5 février 1505 (*Raccolta Colombiana, Scritti*, vol. II, p. 253).

2. Ces deux ouvrages portaient, dans la Bibliothèque de Fernand Colomb, le premier le n° 3041, l'autre le n° 1773, ainsi qu'on peut le voir dans le *Registrum* de cette bibliothèque, dont M. Archer M. Huntington a donné une reproduction fac-similé. New-York, 1903, in-fol. Les annotations du fils du grand Génois à la *Cosmographiæ Introductio* sont attestées par Harrisse, qui les a lues. *Fernand Colomb*, Paris, Tross, 1872, grd. in-8°, pp. 144-145.

3. Voyez sur ce point nos *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*. Paris, Welter, 1905, in-8°, note 8, p. 52.

Amerigo Vespuce à l'Amérique du Sud d'abord, et ensuite au continent entier, est tout aussi justifiée que l'aurait été celle qu'on aurait pu faire de celui de Colomb. Le grand Génois et le grand Florentin sont les véritables découvreurs du Nouveau Monde, et c'est avec raison que leurs deux noms sont toujours associés, à l'exclusion de celui de Cabot, car, bien que cet intrépide marin ait touché à ce Nouveau Monde avant l'un et l'autre¹, il n'a compris ni l'importance, ni le véritable caractère de sa découverte, qui n'a pas eu la même influence sur le développement de nos connaissances géographiques.

1. Jean Cabot atterrit au Labrador le 24 juin 1497, croit-on; Vespuce découvrit la côte du Honduras vers le 1^{er} juillet de la même année, et Colomb vit la terre ferme pour la première fois le 3 août 1498 au golfe de Paria.

